

Quelque chose a-t-il vraiment changé au pays de Bonheur d'occasion?

LUC DUPONT
collaboration spéciale

« Ensemble soulageons la misère de nos vrais pauvres, nos sinistres, nos sans-abris, nos handicapés mental (sic) et physiques, nos grands malades, et qui encore... »

Ce message, on pouvait le lire encore, hier, dans la vitrine des « Chevaliers humanitaires du Québec », un commerce de vêtements et de meubles d'occasion situé au 4 280, Notre-Dame ouest, à Saint-Henri.

En l'apercevant, il y a fort à parier que la grande romancière aurait sourcillé, se demandant, lasse tout à coup, si quelque chose avait vraiment changé au pays de Bonheur d'occasion.

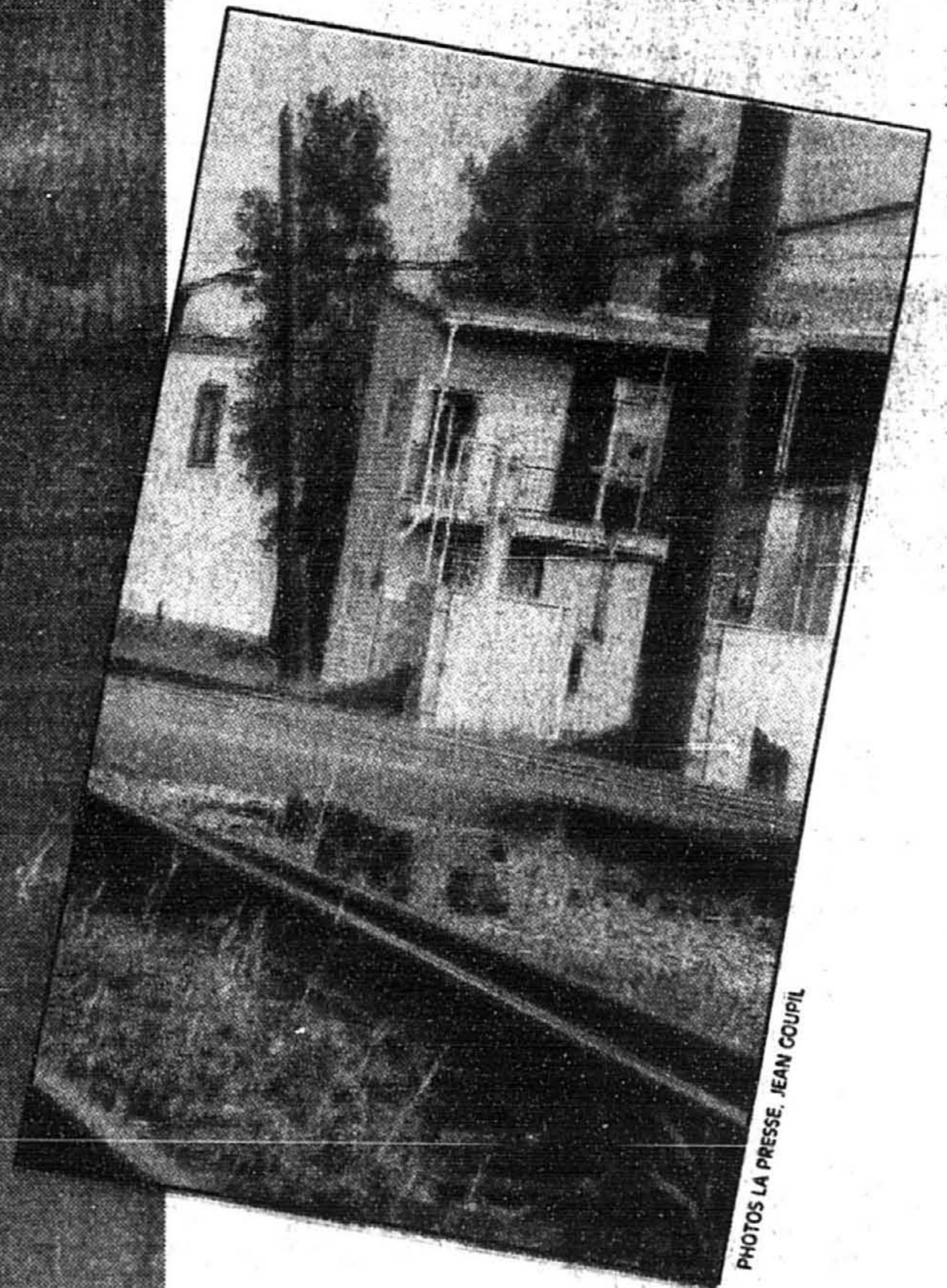
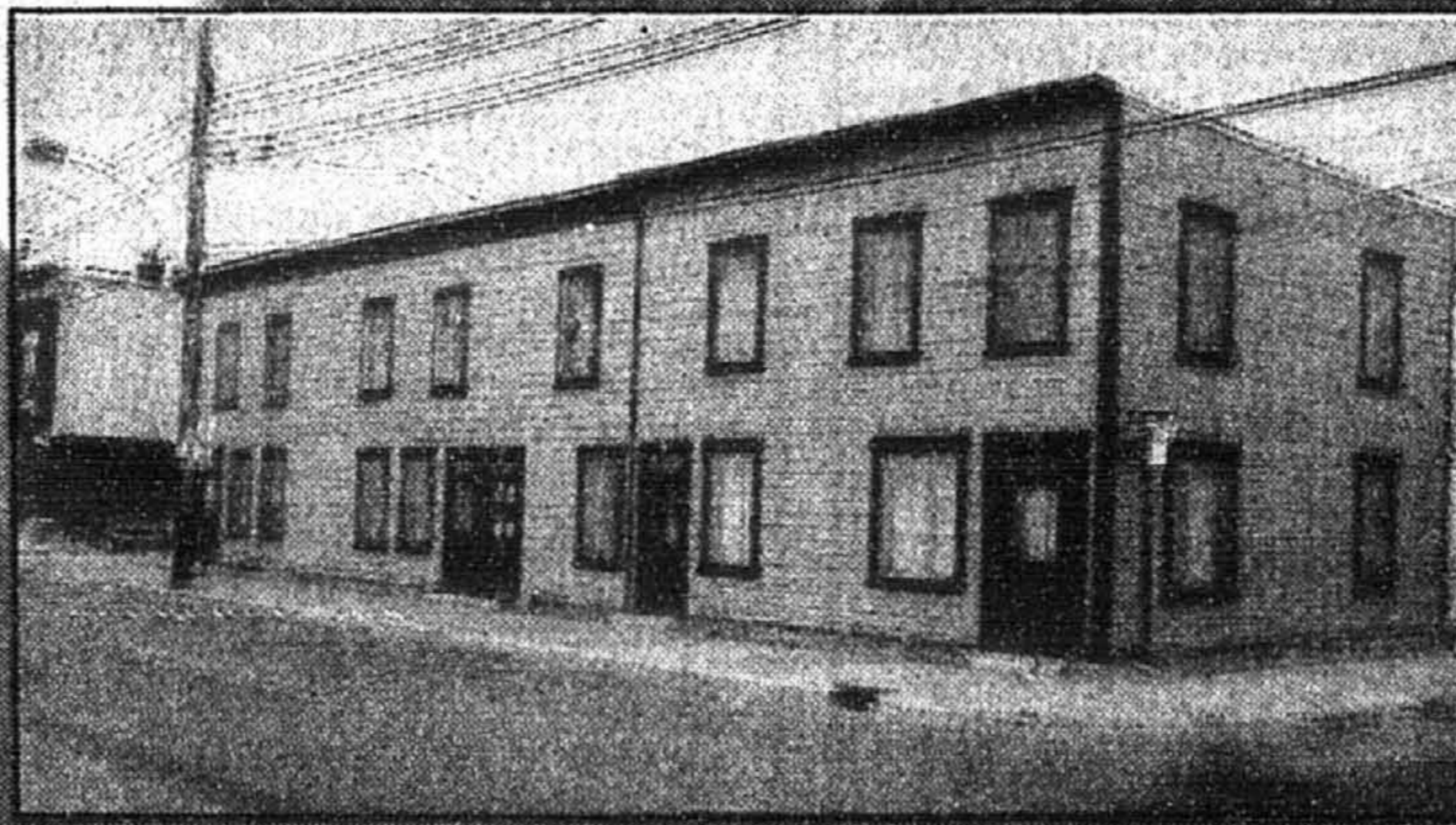
À l'occasion du dixième anniversaire de sa mort (survenue le 10 juillet 1983), et bientôt (en 1995) du cinquantième de la publication de son célèbre roman, je suis retourné dans le quartier pour chercher cette réponse. Rue Beaudoin, d'abord, où Gabrielle Roy avait situé le logis de son personnage principal, Florentine Lacasse, la serveuse de restaurant; rue Saint-Ambroise ensuite, près du Canal Lachine, où elle avait planté le décor du modeste garni de Jean Lévesque, son amant; puis rue Bourget, où, contre toute attente, j'aurai là alors la plus grande surprise de ma vie!

Rue Beaudoin

J'avais trouvé sans mal la petite rue Beaudoin, qui se trouve à un jet de pierre ou presque de la Place Saint-Henri. Tranquillement, je m'étais mis à la descendre, essayant d'imaginer laquelle de ces maisons avait bien pu servir de modèle au logement des Lacasse.

J'avais devant les yeux une enfilade de duplex et de triplex où dominaient encore, malgré quelques immeubles neufs, les anciens styles. J'étais frappé par l'étroitesse de cette rue

À L'OCCASION DU DIXIÈME ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE GABRIELLE ROY, LA PRESSE A ARPENTÉ LES RUES DE SAINT-HENRI



Les maisons de bois, les voies ferrées: le vieux Saint-Henri vit toujours.

SUITE A LA PAGE B4

Suzanne Poirier: les livres, elle les dévore!

ISABELLE DUCAS

■ Pas surprenant que Suzanne Poirier ait égaré quelques livres appartenant à la bibliothèque de Lachine: des livres, elle en dévore!

Dans ses périodes de boulimie littéraire, il lui arrive de lire un livre par jour. « J'ai toujours un bouquin qui traîne quelque part. La première chose que je fais en me levant le matin c'est de prendre un livre ». Dans le métro ou dans l'autobus, elle lit. Sauf dans son bain! « J'ai trop peur d'abîmer les pages. »

Suzanne Poirier profitera des vacances d'été pour se préparer à la rentrée d'automne. Etudiante au certificat en psycho-social à l'UQAM, elle compte lire surtout des ouvrages de psychologie et des documents sur les sectes, un de ses sujets de recherche.

Voilà qui risque d'être plutôt lourd! Mais pour cette autodidacte toujours intéressée par les problèmes sociaux, c'est de la détente.

« Je compte lire, entre autres, *La dépression spirituelle*, un livre de Martin Lloyd Jones sur les gens qui s'accrochent à des idéologies et perdent toute notion de la réalité. Et aussi *Une approche de la relation d'aide*, par le Docteur Crabb ». Enfin, elle devra passer à travers du... manuel d'instruction pour apprendre le fonctionnement de sa machine à traitement de textes!

Des livres plus légers feront aussi partie des lectures d'été de la lectrice de Lachine. Elle se plongera dans quelques best-sellers et s'offrira un peu d'action et de mystère en lisant des romans policiers.

Arthur Conan Doyle est d'ailleurs l'auteur qui l'a le plus marquée dans sa jeunesse, avec Agatha Christie et Al-

fred Hitchcock. « Déjà, quand j'avais dix ans, je lisais tellement que ma mère devait cacher mes livres pour que je fasse la vaisselle, » dit-elle.

Cette amoureuse des livres a transmis sa passion à sa fille, maintenant âgée de 20 ans. « Je lui lisais une histoire à chaque soir quand elle était jeune. Maintenant, elle lit autant que moi et on a beaucoup de plaisir à s'échanger des livres qu'on aime ».

Comme on peut s'en douter, elle ne fréquente plus la bibliothèque de Lachine. Elle achète maintenant ses livres ou les emprunte à la bibliothèque de l'UQAM. Ses démêlés judiciaires sont loin d'être terminés. Elle risque toujours 14 jours de prison.

Sans lui souhaiter malheur, on pourra à ce moment lui recommander le *Guide de survie en prison* (de Michel Girard et Claude Marcil) qui vient tout juste d'être publié...



Suzanne Poirier

PARLEC COMMUNICATIONS

présente

Fédération des caisses populaires Desjardins de Montréal

Les Bouquinistes du Vieux-Port

À Montréal, sur les quais, du 28 juin au 25 juillet de 11h à 23h

LE VIEUX-PORT DE MONTRÉAL

La Presse

Exposition et vente en plein air de livres anciens, neufs ou d'occasion, gravures, reliures, à tous les prix, pour tous les goûts.

A votre tour



L'observatoire du mont Mégantic

Le bonheur des astronomes

ROGER COZIOL

L'auteur est étudiant en astronomie

Il n'y a pas longtemps, Pierre Foglia, journaliste à *La Presse*, est venu faire un tour à l'observatoire du mont Mégantic. Étant moi-même étudiant en astronomie et utilisateur de l'observatoire du mont Mégantic, je fus surpris et intéressé par la chronique de ce monsieur, dans la presse du 5 juin, chronique qu'il avait délicieusement intitulée: «Le bonheur des astronomes».

Délicieusement est bien le mot. En effet, monsieur Foglia n'étant pas tout à fait au courant ou même intéressé par l'astronomie, se posa la question, fort justifiable d'ailleurs, de ce que pouvaient donc faire les astronomes sur cette montagne isolée, au Québec de surcroît, pays pas tout à fait renommé pour son ciel pur, sans nuages. Il s'étonna aussi de leur acharnement: 11 nuits consécutives à essayer d'observer le ciel, attendant les trous à travers les nuages, leurs instruments étant impuissants à les traverser. Vraiment étrange, puisque même pas capables, une fois les étoiles au rendez-vous, de finalement voir de nos yeux ce à quoi celles-ci ressemblent. Et quoi! Juste un graphique? Comme la carte sur les lits des malades, ou encore ces tableaux statistiques dans les journaux décrivant l'état moribond de notre économie. Que font-ils donc la-haut? Que méditent-ils dans ces cellules de moine qui leur servent de chambres? Pourquoi aussi cette ridicule tentative de s'approcher du ciel? Et que signifient ces litanies hors de la compréhension des pauvres mortels ignorants? Serait-ce une nouvelle secte d'adorateurs du soleil, puisqu'en définitive les étoiles sont des soleils, non? Assurément, il doit bien y avoir une raison plus plausible, plus terre-à-terre, surtout, qui explique ce comportement.

J'imagine bien monsieur Foglia, derrière son terminal, essayant, tout en flattant le mégachâssat, de trouver un sens à ce qu'il voyait à Mégantic. Soudain, l'illumination: «EUREKA! Le bonheur des astronomes c'est une tarte aux framboises préparée par Lucille, la cuisinière du mont Mégantic». Devant donc cette délicieuse, bien qu'insolite, révélation, j'en déduis, malheureusement, que monsieur Foglia n'a pas sérieusement cherché la réponse à sa question (d'autant plus que je sais qu'il n'a pas voulu goûter à la tarte aux pommes, de loin la préférée de plusieurs d'entre nous). Alors, que font donc les astronomes sur le Mont Mégantic?

J'ai dit au début que j'étais un étudiant en astronomie et un utilisateur de l'observatoire du mont Mégantic. Ceci n'est vraiment pas extraordinaire car une des vocations de cet observatoire est la formation de nouveaux astronomes.

L'observatoire même a été construit en 1977, à l'endroit, au Québec, où il semblait plus adéquat de le placer: un ciel sombre, jouissant d'un nombre acceptable de nuits claires et le plus haut possible (autre considération, être accessible aux deux universités, Montréal et Laval, partageant la gestion du site). La hauteur est importante car l'atmosphère est le pire handicap de l'astronomie optique. Par analogie, imaginez vous trouver au fond d'une piscine, essayant de voir ce qui se passe au-delà de la surface de l'eau. C'est la même chose avec l'atmosphère. À vrai dire, vus les contraintes liées à l'observation optique, le Québec ne semble vraiment pas l'endroit idéal pour y installer un télescope.

En partie donc, la raison de l'emplacement est de nature politique, les gouvernements préférant, de beaucoup, investir l'argent là où les contribuables pourront voir les retombées. Cependant, loin d'être seulement un exercice de relations publiques, la construction et l'utilisation d'un télescope professionnel au Québec a permis à toute une génération d'astronomes canadiens, mais surtout québécois, d'acquiescer une expertise reconnue dans le monde entier. Pour les nouveaux astronomes, l'expérience acquise à Mégantic ouvre aussi la porte aux observatoires de plus grande envergure comme le CFH, ou Canada-France-Hawaii, un télescope avec un miroir de 3,6 mètres de diamètre, construit à 4000 mètres d'altitude, au dessus des nuages, sur le volcan Mauna Kea dans la grande île d'Hawaï, et un des meilleurs sites au monde.

Bien sûr, le télescope du Mont Mégantic est plus modeste, ne faisant que 1,6 mètres de diamètre, et les conditions climatiques étant ce qu'elles sont, le rendement est un peu plus faible (remarque qu'il arrive que l'on perde des nuits au CFH à cause du mauvais temps, des tempêtes de neige par exemple). En effet, on ne peut rien faire contre les nuages et il faut toujours attendre que les étoiles daignent bien se montrer. J'avoue que c'est dans ces cas que les petits plats de notre

cuisinière viennent un peu tromper l'ennui des longues veilles à Mégantic (contrairement à ce qui se passe dans les grands observatoires, les missions d'observation sont aussi beaucoup plus longues, généralement trois nuits contre une dizaine à Mégantic).

Tout dernièrement, cependant, des améliorations longuement attendues ont bouleversé quelque peu la routine de Mégantic. Le beau temps n'est pas toujours au rendez-vous? Peu importe, les astronomes peuvent quand même travailler à préparer leurs résultats (la réduction des données dans le jargon) grâce aux nouvelles stations de travail performantes, ou à écrire les articles, point ultime de tout le processus observationnel. Enfin, lorsque finalement le temps se fixe au beau, le nouvel équipement ultra-performant permet de prendre des données hors pair, compensant la quantité par la qualité. En bref, les mauvais temps n'est plus vraiment un obstacle à la productivité à Mégantic, les astronomes pouvant travailler jour et nuit à faire ce qu'ils ont à faire.

Ainsi, nous voici arrivés au vif du sujet: mais que font donc les astronomes, ou à quoi donc sert l'astronomie? En fait, l'astronomie, comme toutes les autres sciences fondamentales d'ailleurs, est d'une importance primordiale, puisque son but est, ni plus ni moins, la transformation du monde dans lequel nous vivons. Réfléchissez-y un peu. Pensez, par exemple, à l'impact qu'a eu la découverte de la rotondité de la terre (redécouverte, en fait, puisque les grecs, déjà, avait une bonne idée de la géométrie et de la dimension de notre planète). C'est en poursuivant cette idée que Christophe Colomb, voulant atteindre les Indes, a révélé au monde l'Amérique. Pensez aussi à l'impact qu'a eu l'idée de Copernic de placer le soleil à la place de la terre au centre de l'univers, détruisant, entre autres, la thèse d'une situation privilégiée pour notre planète (événement, d'ailleurs, que l'on appelle la révolution copernicienne). Copernic suspectait bien les remous qu'allait entraîner sa découverte puisqu'il attendit à la fin de sa vie pour publier ses résultats. Galilée, lui, a été moins chanceux avec sa lunette astronomique qui montrait que les autres planètes étaient des astres comme le nôtre. L'église, toute puissante en ce temps-là, l'a bel et bien remis à sa place, le forçant à répudier ces nouvelles hérésies. «Et pourtant elle tourne», aurait dit Galilée de la terre, d'après la légende, juste après s'être désisté. En effet, nier ce qui est, ne change pas ce qui est, et un jour où l'autre la réalité nous rattrape. Ne vaut-il pas mieux chercher à voir ce qui est vraiment devant nous?

Qu'est-ce que nous montre l'astronomie aujourd'hui? Loin d'occuper une place unique dans l'univers, notre soleil est un astre moyen, c'est à dire un soleil parmi des milliards de soleils presque semblables. Ces étoiles naissent et meurent au sein d'énormes amas nommés galaxies. L'univers entier compte des milliards de ces galaxies qui, elles aussi, naissent et peut-être meurent, ou tout au moins se transforment continuellement. Le plus fantastique c'est la transformation initiale: l'univers aurait pris naissance, dans une sorte de grandiose explosion, le Big Bang. Encore une fois la réalité dépasse la fiction, toute fiction.

Quant est-il alors de la vie? Rien d'extraordinaire, puisque la réalité est déjà extraordinaire. Les mêmes processus, donnant naissance à l'univers, engendrent ce phénomène, peut-être insignifiant à l'échelle cosmique, mais pour nous, le plus significatif de tout, la vie. Combien de fois? Peut-être des milliers, ou des milliards de mondes habités, mais isolés, probablement à jamais, par la barrière de l'espace-temps. Quel est leur sort? Vraisemblablement le nôtre. Darwin avait tort; ce n'est pas la lutte pour la survie du plus apte, c'est la lutte pour la maîtrise de l'énergie. Quelle énergie? Le soleil, bien sûr, la source unique (avec la gravité peut-être). Non seulement sommes nous issus de notre soleil, mais tout notre être s'en nourrit. Dis moi comment tu te nourris et je te dirai qui tu es... de soleil. Et pourquoi lutter? La vie, encore. Quelle vie? Il n'y a qu'une vie sur terre, depuis la première cellule, ou plus ancien encore, jusqu'à l'être humain. Végétal, animal, humain, Noirs, Blancs, Croates ou Serbes, juifs ou musulmans. Une seule vie, mais pour aller où? Go west young man... non, go up. In space, where you belong.

Le bonheur d'un astronome? Après une bonne nuit complète d'observation, sortir du dôme, au levé du soleil, fatigué mais satisfait du travail accompli. Sur le chemin du retour, vers la résidence, s'arrêter pour regarder le soleil se lever sur le Mauna Kea, sur les andes à Tololo, sur la forêt de pins centenaires de la Sierra San Pedro Martir ou à Mégantic. Le même sentiment: une joie simple, tout simplement la joie de vivre.

La boîte aux lettres

De la cruauté d'implanter l'ouïe à un enfant sourd

■ Dernièrement M. Gary Malkowski, député de l'Ontario, a fait une déclaration sur la prudence face aux implants cochléaires.

Nous sommes d'accord avec lui et nous l'appuyons à 100 p. cent dans son désir de lutter contre l'implant cochléaire qui déclenche le «génocide» dans la culture des sourds gestuels. Notre point de vue est d'arrêter ces implants. Bien sûr les médecins essaient bien d'aider les sourds avec cette intervention chirurgicale, mais ils en ignorent les effets néfastes.

Je crois logique de protéger les enfants contre le harcèlement, l'abus sexuel, la violence, etc. Actuellement, on protège beaucoup les enfants mais qu'en est-il des enfants sourds? Ceux-ci ne sont pas protégés face à l'implant cochléaire que leur imposent leurs parents. Je me demande pourquoi on est prêt à défendre les enfants face à toutes les sortes d'abus mais qu'on laisse passer l'implant cochléaire. Imaginez un couple de sourds qui ait un enfant entendant et décide de lui couper les oreilles pour qu'il soit comme

ses parents. Je trouve cruel d'implanter l'ouïe à un enfant. Les parents entendants ne sont pas en mesure de juger de la situation. Seuls les sourds gestuels sont capables de conseiller les parents d'enfants sourds.

Le mieux serait que la décision face à l'implant cochléaire soit prise par le jeune lui-même lorsqu'il aura atteint l'âge de 18 ans ou lorsqu'il sera en mesure de comprendre toute l'information et les explications sur les effets positifs ou négatifs qui résultent de cette opération. Ce sera leur choix de prendre des risques. La communauté sourde gestuelle est extrêmement contre la pratique de l'implant cochléaire, elle qui a vécu des frustrations face à la communication et à la vie quotidienne. Par contre il faut que les parents entendants réalisent ce handicap, qu'ils arrêtent de rêver en couleur en pensant que leurs enfants deviennent entendant comme par miracle.

Le plus important serait que l'enfant sourd apprenne la langue des signes québécoise (LSQ, francophones) ou l'américain sign language (ASL, an-

glophones) (selon le lieu de naissance), qu'il apprenne à parler et qu'il ait l'option de la prothèse auditive. Ce sont les trois éléments principaux pour qu'un enfant sourd grandisse plus normalement et pour qu'il vive moins de frustrations.

Depuis plusieurs années ces enfants souffrent d'une décision qui n'était pas la leur. Je vous demande d'arrêter de prendre des décisions pour eux: c'est leur vie! Laissez ces enfants vivre heureux même avec leur handicap. L'important c'est l'amour et l'acceptation dans la famille. Si vous pensez autrement, l'enfant ne sera pas heureux. Respectez le droit des enfants sourds gestuels de prendre eux-mêmes leur décision. J'appuie l'opinion de M. Malkowski qui exprime le droit de ces enfants. Nous avons droit de nous exprimer sans être menacés par des entendants et de vivre dans la justice.

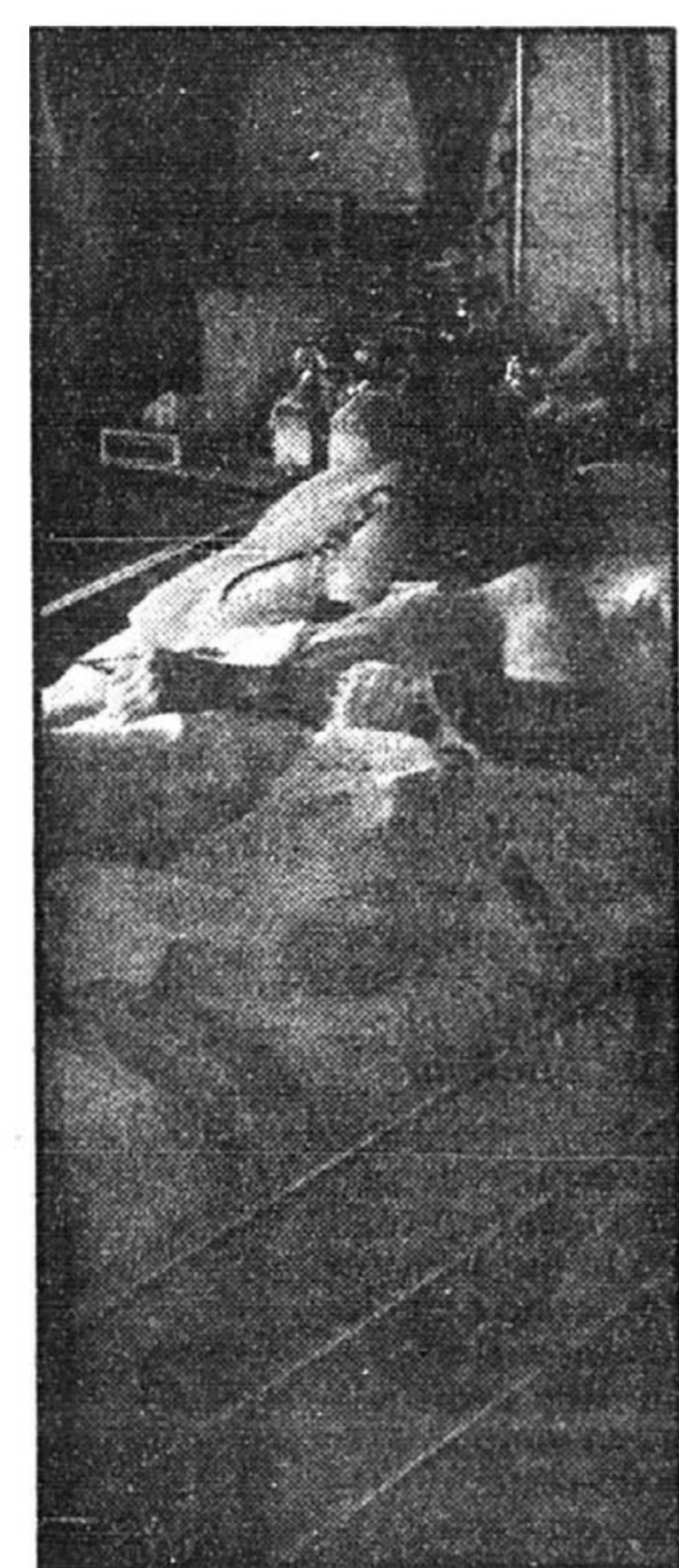
Jean-Yves VACHON
Directeur des droits de la
personne sourde gestuelle du
CCSMM

La mixité dans les chambres d'hôpitaux porte atteinte à la dignité humaine

■ Il y a quelques semaines, je me suis rendue à l'hôpital Y, visiter une tante âgée de 89 ans, hospitalisée en gériatrie. En entrant dans la chambre indiquée, je suis stupéfaite de constater que trois des quatre lits sont occupés par des hommes. Le lit de ma parente est en arrière de la porte. La malade est assise dans un fauteuil — non gériatrique —, attachée, et visiblement inconfortable, par ce lien qu'elle tire à tout instant. Ma stupéfaction tourne vite à l'indignation. En effet, je n'ai encore jamais vu des hommes et des femmes dans une même chambre d'hôpital, si j'excepte les soins intensifs et l'urgence où la logique des situations de soins et de personnel le commande. Pourtant j'ai travaillé dans les hôpitaux jusqu'à la fin de 1991.

Tout en me questionnant sur cette situation que je juge aberrante, je me rends au poste rencontrer l'infirmière-chef. Je lui transmets mes sentiments et l'interrogation qui m'habite

J'apprends alors que c'est la politique de l'hôpital, qu'elle existe depuis plusieurs années; que des raisons économiques motivent cette mixité, (non pas le bien du malade); que les malades sont placés ainsi pélemêle (hommes et femmes) sans une consultation et adhésion préalables ou celle des personnes responsables à leur place; que seules les personnes qui s'y opposent ou leur famille sont, par la suite, transférées ailleurs. Je rencontre, par la même occasion, deux autres infirmières-chefs et l'infirmière coordonnatrice de soirée, de même qu'un membre du comité d'éthique. Les infirmières m'avouent ne pas aimer soigner les malades dans cette situation et s'y sentir gênées, mal à l'aise. De son côté le comité d'éthique n'a pas été saisi de cette situation. Chez chacune de ces personnes j'ai surtout senti de l'im-



puissance face à cette décision administrative.

Mon insistance, à laquelle s'est jointe celle d'une cousine, a été telle qu'après deux semaines, ma tante avait enfin d'autres femmes comme compagnes de chambre. Depuis, j'enquête sur la façon dont on place les malades dans les autres hôpitaux de la province. J'apprends que la politique du mixage des sexes s'étend. J'apprends des faits faisant état de réactions, toutes négatives jusqu'à maintenant, de la part des personnes qui ont été l'objet de ce mode de placement. J'apprends même des faits répugnants dont ont été témoins des malades et leurs visiteurs.

Cette politique, à mon avis, est contraire à l'article 4 de la Charte des droits et libertés de la personne, votée au Parlement de Québec, en 1982. Cet article dit:

«Toute personne a droit à la sauvegarde de sa dignité».

Que reste-t-il de la dignité de la personne lorsqu'elle n'a plus que son lit et un fauteuil comme espace vital? Lorsqu'elle est à la merci du premier individu dont l'instinct sexuel s'éveille à la vue d'une femme à proximité, fût-elle amoindrie physiquement et psychologiquement? D'une femme qui par manque de contrôle sur sa propre personne, se trouve dénudée face à la chambre? Quel spectacle offre à l'autre celui ou celle qui, jaquette ouverte, se promène du lit à la salle de toilette?

Je dis que, en plus d'un manque d'intimité, d'atteinte à la dignité humaine, il y a la atteinte aux lois élémentaires de l'éthique.

Aux administrateurs qui font de la mixité hommes/femmes dans une même chambre, un politique régulière, tout en fermant des lits ailleurs dans l'hôpital, toujours pour les mêmes raisons économiques, je pose deux questions:

1. Aimerez-vous être traités de cette façon lors d'une éventuelle hospitalisation?
2. Donneriez-vous la même chambre à coucher à vos enfants, garçons et filles?

Je pense que des raisons d'économie de lits ou de diminution de transferts ne font pas le poids mises en comparaison avec la dignité humaine et le respect des valeurs éthico-spirituelles qui animent toujours tant les malades et leurs familles que le personnel soignant.

Cécile LABONTÉ
Montréal

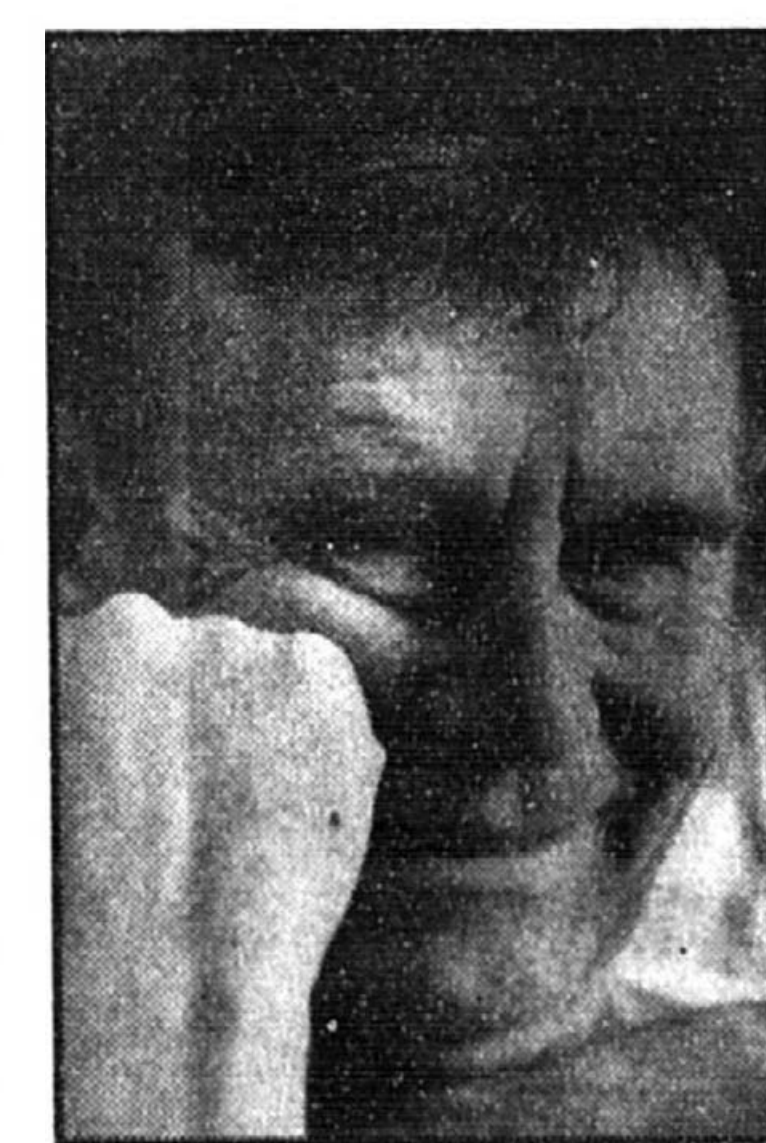
Les écrivailleurs

■ Il est des écrivains dont il est dommage que leur carrière ne se soit pas terminée par son commencement. Il eut mieux valu en effet qu'ils périsent noyés dans le néant de leur pensée plutôt que de végéter dans l'insignifiance et la médiocrité. Seul le ridicule les sauve du total oubli. Bénis soient ceux qui, n'ayant rien à dire, s'abstiennent de le confirmer par écrit. Ceux-là ont apporté une grande contribution à la qualité de la littérature en se retenant d'écrire.

À l'encontre d'autres qui, auteurs téméraires, ont écrit des chefs-d'œuvre d'ânerie tels qu'ils ouvraient des vus nouvelles sur les gouffres inexploités de la bêtise sub-lunaire. Ils étaient de ceux dont on aurait pu dire bien plus justement qu'on a jadis dit de Bonald:

«Qu'on brûle ses discours, ses écrits et ses lois; ils nous éclaireront pour la première fois.»

Je conviens volontiers — avec un patriarcat bien connu — que tous les genres sont bons hormis le genre ennuyeux. Mais cela ne justifie pas les ânes d'encroûter la littérature. Il y a tellement de livres inutiles



Doris Lussier

qu'il n'y a plus de place — ni de temps — pour les ouvrages de génie. Vous me direz: «A quoi reconnaître le génie?» Vous pouvez le déceler au nombre d'imbéciles qui se liguent contre lui, aurait répondu Jonathan Swift.

Un écrivailleur se plaignait à Rivarol qu'on avait ourdi une conspiration du silence autour

d'un livre qu'il venait de publier. Et que les hommes étaient bien méchants d'agir ainsi envers lui. Le maître de l'ironie lui répondit acide: «Les hommes ne sont pas aussi bêtes que vous le dites. La preuve, c'est que vous avez mis 20 ans à faire un mauvais livre et eux, il ne leur a fallu qu'un instant pour l'oublier.»

Mais tout cela est affaire d'appréciation subjective. Il faut se méfier un peu de ces jugements personnels. Le grand saint François de Sales nous prévient qu'en fait d'imperfections nous sommes des aigles pour voir celles d'autrui... et des taupes pour voir les nôtres. Cela n'a pas empêché le divin Sacha Guity, que le pompierisme de Claudel faisait suer, de répondre à l'ambassadeur-poète qui lui avait demandé au cours d'une réception mondaine à laquelle ils se trouvaient tous les deux: «Mon cher Sacha, pourquoi ne m'envoyez-vous pas vos livres, je les lirais?»

«Parce que j'ai peur que vous m'envoyez les vôtres», répondit le cruel ironiste.

Doris LUSSIER

SUR LA SCÈNE DE L'ACTUALITÉ

SEMAINE DU 11 JUILLET 1993

La personnalité de la semaine

*Il n'est pas de succès qui se mérite
s'il n'est construit sur l'excellence*

**Si tout se passe bien au Festival de jazz,
c'est beaucoup grâce à David Jobin**



DAVID JOBIN

**« Un happening
du même genre
serait impensable
à Paris ou à Londres! »**

ANNE RICHER

Si la foule réagit bien, si la musique arrive aux oreilles des gens, les séduit, si la magie agit, David Jobin est heureux. Attirer, réunir, animer, réjouir, sont ses plus belles récompenses. Un autre Festival de jazz avec des surprises, des foules ravies qui suivent le tempo. Des musiciens qui expriment leur art dans un contexte quasi idéal! David Jobin est vice-président à la programmation du Festival international de jazz de Montréal.

Si tout se passe bien dans la rue, les spectacles gratuits pendant le Festival, les foules enthousiastes et sages, c'est grâce à lui. Et tout se passe bien. « Un happening du même genre à Paris ou à Londres serait impensable! » Alors pour souligner son travail indispensable, ses jeux de recherches et de coulisses, ses initiatives-chocs, son imagination et sa ferveur, *La Presse* lui rend hommage en le nommant Personnalité de la semaine.

Le Festival a 14 ans, David Jobin est là depuis dix ans. On ne le voit pas sur scène ni sous les projecteurs. Artisan dans l'ombre pendant le Festival. On le retrouve dans les coulisses, dans la rue, armé de son téléphone cellulaire, réglant sur le tas les plus petits détails, contrôlant à la perfection un plan bien pensé, bien rodé.

Mais le reste de l'année, c'est un explorateur et un découvreur. Il reçoit au-delà de 1000 demandes de participation au Festival! Il doit et veut tout écouter, même ces cassettes à compte d'auteur émouvantes, des musiques qui viennent de tous les coins de monde. « Le plus dur, c'est de dire non. » On doit savoir que les musiciens canadiens comptent pour 70% de la programmation. « Il y a des moments magiques, des musiciens d'une générosité extraordinaire. L'acte d'amour de la création pure me séduit », déclare ce mélomane insatiable, toujours aussi passionné.

David Jobin est aussi responsable à la programmation des FrancoFolies de Montréal, directeur du Concours de jazz Alcan, agent d'artistes pour l'équipe Spectra.

Il connaît la musique

Né à Québec le 2 juillet 1954, dans la haute ville, un père ingénieur-civil, une famille de quatre enfants. Sa famille est une valeur importante qu'il tient à souligner. Une enfance sans histoire bercée par la manie de son père: l'opéra. « Mon père en écoutait le soir, et le matin je regardais le titre de la pochette. Un jour j'en entends un qui est différent des autres: c'était *Porgy and Bess* de Gershwin. C'est ainsi que j'ai découvert le jazz par l'opéra. »

« Une chance qu'il y a l'opéra! L'opéra me fait autant d'effet que le jazz à d'autres. » Aujourd'hui encore, l'un de ses plaisirs est de retrouver de vieux enregistrements, des versions anciennes d'opéras connus, réunissant quelquefois des distributions sublimes qui créent la magie! C'est

son lieu de ressourcement. C'est aussi celui de son imaginaire qu'il transpose dans le jazz: « Il faut retrouver cela. Au-delà de la production de masse, l'art pur, cet instant suspendu qui fait

chaud au coeur. l'y crois, ça existe encore. »

Piano, guitare, saxophone. Il en a joué. En réalité, il a même déjà songé à écrire de la musique de film. « La musique aide à passer de bons moments et à passer à travers de mauvais moments. »

Un leadership

Il fréquentait l'Université Laval quand un ami lui a proposé de prendre sa place à la programmation du Service des activités culturelles. Il a commencé ainsi à monter des spectacles, à participer à des émissions de radio, à faire des découvertes d'artistes. De fil en aiguille, de programmations en coordinations, de productions en animations, on le retrouve finalement au Festival d'été de Québec. Les idées foisonnent, son énergie bouillonne, il a le vent dans les voiles. Et c'est ainsi qu'il rencontre Alain Simard qui l'invite à se joindre à l'équipe Spectra.

Très jeune, à l'école, il exerce son leadership. Mais il n'est jamais celui qui se propose, il est plutôt celui qui accepte la responsabilité si personne n'en veut, qui parle au nom des autres.

Toujours célibataire à la veille de ses 40 ans, il adore cuisiner et dorloter quelques précieux rares amis qui raffolent notamment de son chocolat. Il se définit comme « une poubelle intellectuelle », qui avale indifféremment Diderot ou Zola, des livres de recettes, des traités sur... le

chocolat. Le tout arrosé d'un bon vin, passion oenologique transmise par d'épicuriens jazzmen.

C'est un solitaire à sa manière qui n'est pas amateur de mondainités, mais préfère de loin garder bien ouverts ses yeux et ses oreilles pour observer les autres, chercher inlassablement des idées nouvelles, dans sa rage de vouloir surprendre, d'offrir des sons nouveaux, « comme des cadeaux sous l'arbre de Noël ». Cette quête ne se fait pas sans souci, sans angoisse, mais qu'il garde en lui pour ne pas troubler les autres et n'est trahi que par une attitude parfois taciturne, il en convient. Les artistes dont il s'occupe, les 36000 comités, une présence sur bien des fronts prennent tout son temps.

S'il gagnait un million de dollars, il achèterait une maison de campagne, s'enfermerait pour écrire des livres. « Mais écrire quoi? » se demande ce rêveur éveillé.

Le monde ailleurs est important; il a déjà voulu travailler pour Oxfam et garde un esprit écologiste, souscrit au « village planétaire », réfléchit, croit que quelqu'un de supérieur a bel et bien créé le monde et que tous ses morts aimés continuent de veiller sur lui.

Servir la collectivité, canaliser l'énergie des autres. « Ma grande récompense, c'est de voir les autres heureux à partir d'une idée que j'ai eue. »

David Jobin est bien servi avec le Festival de jazz.

**Encore plus que du talent, de l'intelligence, même du génie,
l'excellence naît de l'effort.**



Hydro-Québec

Le meilleur de nous-mêmes

Bell

des gens de parole



ALCAN

Réflexion...

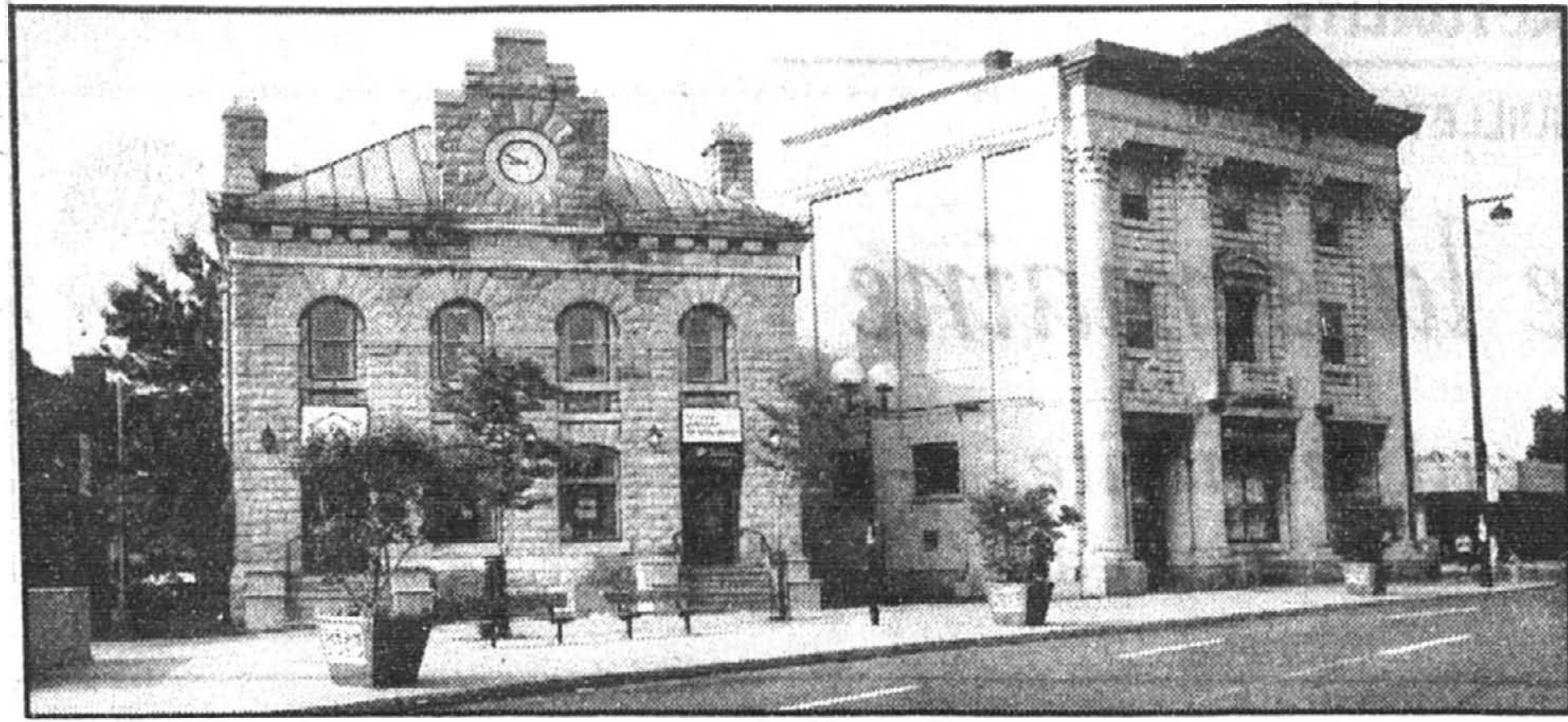
« Le véritable secret de la vie est de s'intéresser à
une chose profondément et à mille autres suffisamment. »

(Hugh Walpole)

Je pense donc je lis

La Presse

LIVRES



À droite, une ouverture basse et humide conduisait à une petite cour intérieure...



Le désir de la présence humaine m'entraîna vers le bas de la rue Atwater...

LUC DUPONT collaboration spéciale

SUITE DE LA PAGE B1

qui avait encore l'intimité des villages d'antan; j'étais frappé aussi par l'infinité des portes cochères qui perçaient deux façades sur trois, et qui n'étaient pas sans rappeler tout le passé «petit-commerçant» de ses habitants.

Les gens que je rencontrais étaient pour la plupart assis dans l'embrasement de leur porte, les pieds sur le trottoir. En les croisant, je passais d'une odeur de cuisine à l'autre. Tous ces détails me ramenaient passionnément à Gabrielle Roy et à son roman, et je ne cessais de me demander si je voyais bien là les choses qu'elle avait elle-même observées.

C'est ainsi que j'aboutis, tout au bout, à la rue Saint-Ambroise, petite artère nettement plus pauvre, jonchée d'anciennes usines et d'entrepôts, qui suit en parallèle l'axe du Canal Lachine. J'avais à peine tourné le coin vers l'est que soudain les deux bras me sont tombés... Il y avait là trois maisons de bois, comme on en voyait jadis partout dans les villes avant que les municipalités ne les interdisent à cause de leur vulnérabilité aux incendies. Trois maisons de bois — qui avaient survécu je ne sais comment — avec leurs toits plats, leurs fenêtres de guinguois et leurs allures, ma foi, un peu «western».

Pas de doute: c'est dans une telle maison que Gabrielle Roy avait campé ses Lacasse en 1940. Elle l'avait d'ailleurs décrite ainsi dans le roman:

« Rue Beaudoin, (Florentine) s'arrêta devant la façade nue, très pauvre, d'une maison de bois. À droite, une ouverture basse et humide conduisait à une petite cour intérieure où des fenêtres tièdement illuminées jetaient des parcelles de clarté sur des débris et des salètés. La rue comptait une vingtaine de maisons de bois, traversées de çà de là par de semblables passages qui menaient aux cours intérieures. »

Non, cette maison, l'écrivain ne l'avait pas imaginée. J'en étais maintenant certain. Elle l'avait vue comme je la voyais moi-même aujourd'hui. Et cet ancrage dans la réalité donnait à mes yeux encore plus de prix au roman.

Rue Saint-Ambroise

Mais il n'y avait pas que ces maisons de bois sur la rue Saint-Ambroise. Tout autour, montaient encore vers le ciel ces usines de briques rouges — certaines abandonnées, d'autres encore en fonction — qui avaient un temps fait de Saint-Henri (et des villes limitrophes) le quartier industriel le plus développé du Canada.

En les longeant, j'avais l'impression de pénétrer dans un temps encore rempli du bourdonnement des machines, du sifflet des usines, de la libération conditionnelle des ouvriers; ce temps où s'agglutinaient dans les caniveaux les amas blancs et moutonneux échappés des filatures; amas qui, aujourd'hui, devaient plutôt provenir de l'effritement des fleurs filamenteuses des abords du Canal.

l'atteignis ainsi l'intersection des rue Saint-Ambroise et Saint-Augustin où j'eus droit à mon deuxième éblouissement. Après avoir franchi le Canal par un petit pont, une voie ferrée croisait en surface la rue Saint-Ambroise, forçant les automobilistes à s'arrêter pour laisser passer les trains de l'Ouest.

C'est ici que Gabrielle Roy avait situé le logement de Jean Lévesque:

« La maison où Jean avait trouvé un petit garni se trouvait immédiatement devant le pont tournant de la rue Saint-Augustin. Elle voyait passer les bateaux plats, les bateaux-citernes (...), les barges à bois, les charbonniers, qui tous lançaient à sa porte leurs trois coups de sirènes. (...) Elle était aussi sur la route des lignes ferrées, au carrefour pour ainsi dire des réseaux de voies ferrées de l'Est et de l'Ouest et des voies maritimes de la grande ville. (...) Dans la nuit, ce n'était autour d'elle que poussière de charbon, chevauchée des roues, galop effréné de la vapeur, long hurlement des sifflets (...) Souvent, en s'éveillant la nuit au milieu de tous ces bruits, Jean avait cru être en voyage. »

Vous surprendrais-je si je vous disais que c'était quasiment la même animation ce jour-là? C'était inouï! En l'espace de trois-quarts d'heure, il passa à cet endroit trois trains — et nous étions un dimanche, imaginez alors la semaine! Trois trains qui ébranlèrent sûrement de la même manière les maisons de la rue Saint-Augustin, car certaines encore aujourd'hui sont à peine à plus de 30 ou 40 mètres de la voie.

Rue Bourget

Fatigué, j'allais remonter par la rue Bourget vers le centre du quartier quand mon regard fut attiré par une vente de garage.

C'était en fait un vaste entrepôt, haut de plafond, qui donnait sur la rue même. Deux jeunes filles et une dame s'affairaient à rentrer à l'intérieur chaises, petits meubles, caisses de livres, bref l'habituelle marchandise que l'on étale sur les trottoirs, les jours de vente. Je m'approchai lentement et je remarquai, tout au fond de ce lieu, dans une demi-clarté, quelque chose d'assez stupéfiant...

« C'est un tramway ça? », demandai-je à la dame.

- C'est ça », répondit-elle (l'engin avait l'air neuf...)
— C'est-tu un vrai?
— Il roule.
— Mais qu'est-ce que vous faites avec ça?
— Ça vient d'un film.
— Pas Bonheur d'occasion?
— C'est en plein ça... »

Je remontai la rue Bourget lentement, la tête ailleurs. Je ne voyais plus ni maison, ni usine, ni roman. Je réfléchissais soudain à la démarche des historiens. A ceux-là dont l'art est de déceler, en étudiant les traces accumulées dans une épaisseur de temps, les grands événements marquants d'un lieu et de sa communauté. Je me disais que maintenant, il n'est probablement plus possible d'accéder aux réalités du passé sans franchir quelques strates de fiction qui, avec le temps, se sont sédimentées entre des couches de la réalité.

Je fus ramené brutalement à cette réalité par la vitrine des « Chevaliers humanitaires du Québec » que je recroisais pour la seconde fois. J'y lus encore: « Pas de joke. Éplissez votre sac pour 3\$. T-shirts: 2 pour 1.50\$. Jupes: 3 pour 2\$. Blouses: 2 pour 1.50\$ ».

Le Saint-Henri de Gabrielle Roy était-il réellement disparu? Peut-être pas totalement. Malgré la multiplication des immeubles neufs, les bons restaurants de la rue Notre-Dame et la fierté bien perceptible des gens du quartier, quelques îlots du désespoir d'antan avaient subsisté.

Je m'arrêtai finalement au Restaurant Greene (au coin de Notre-Dame et de la rue du même nom), rempli à cette heure de groupes de baseballeurs en uniforme qui prenaient leur repas d'après-match. Je commandai à la jeune serveuse qui m'accueillit un spaghetti et une bière d'épinette. Visiblement essouffée par le surplus de travail, elle tira machinalement, entre deux courses, quelques bouffées d'une cigarette qui se consumait sur un cendrier. Elle avait les cheveux longs attachés dans le dos, des petits seins qui bougeaient sous sa blouse à chacun de ses pas. Je l'entendis parler à une copine de... bébés — « J'étais ben jeune quand je suis tombé enceinte » — de shower — « J'me d'mandais même si ça mère voudrait qu'on en fasse un à cause de ça » —

Puis plus rien. Je fermai les yeux. Quand elle déposa l'assiette de spaghetti devant moi, je lui dis, simplement comme ça: « Merci, Florentine. »

Comment Gabrielle Roy découvrit-elle Saint-Henri?

Tout à fait par hasard. C'était en 1941. Gabrielle Roy vivait à Montréal depuis deux ans, depuis en fait ce long et déterminant voyage d'études et de vagabondages qui l'avait menée en France et en Angleterre, et au retour duquel elle avait pris deux décisions: celle de ne pas réintégrer son Manitoba natal (où l'attendait pourtant son ancien poste d'institutrice); et celle, combien importante, de se consacrer dès lors au «journalisme et à la littérature».

Elle avait alors 30 ans. Rapidement, elle obtint des collaborations régulières dans différentes publications. D'abord à l'hebdomadaire Le Jour, dirigé alors par Jean-Charles Harvey (Les demi-civilisés), puis à la Revue moderne, qui publiera ses premières nouvelles. Elle signera aussi dans le Bulletin des agriculteurs — et ce sera là ses plus grands textes journalistiques — de fascinants reportages sur Montréal, l'Abitibi et l'Ouest canadien.

Mais tout ce tourbillon la laissera, du moins au début, sur sa faim... Car pour l'heure, la jeune journaliste-pigiste se sent bien seule dans la grande ville, loin des parents, des amis; bien seule dans ce petit appartement du boulevard Dorchester (près de Atwater), qu'elle habite alors.

« Un soir où je périsais d'ennui, écrira-t-elle plus tard, le désir de la présence humaine fut si vif en moi tout à coup qu'il m'entraîna vers le bas de la rue Atwater où la rumeur de vie était la plus attirante. »



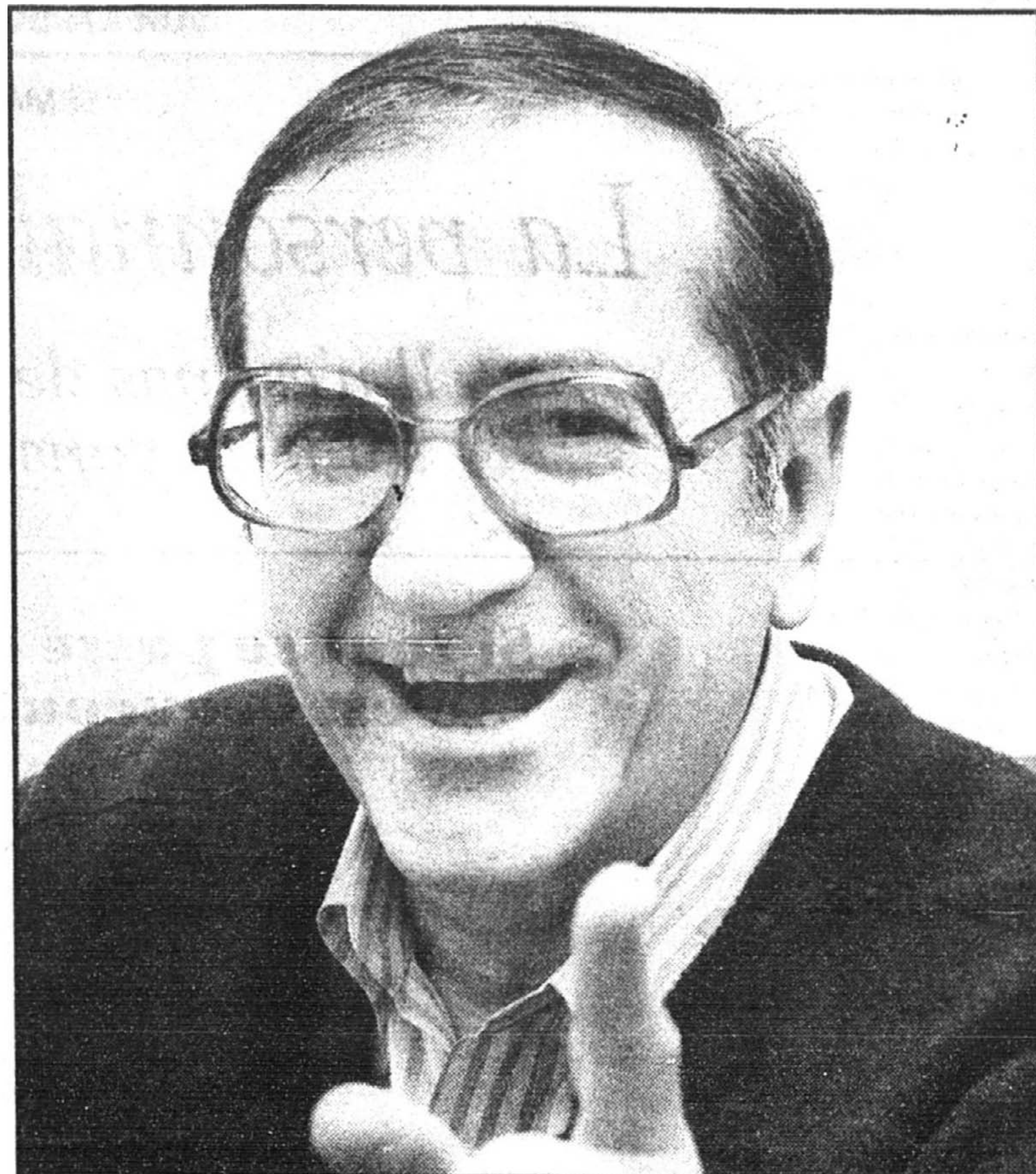
Gabrielle Roy

Après avoir marché quelques temps, elle aboutit par hasard sur les bords du canal Lachine. « Je m'y arrêtai subjuguée poursuivit-elle. Des péniches glissaient lentement écorchant de leurs flancs les vieux revêtement de bois. Leur sirène demandant l'ouverture des écluses élevaient des cris répétés, étranges, qui déchiraient l'air comme une plainte. »

« (...) Ce quartier où, à peine un an plus tard, j'allais délibérément revenir écouter, observer, en pressentant qu'il devenait le décor et un peu la matière d'un roman, me retenait déjà, ce soir d'avril, d'une curieuse façon que je ne peux encore expliquer. Car ses cris, ses appels de voyage, ses odeurs n'étaient pas seuls à me fasciner. Sa pauvreté m'émouvait. Sa poésie m'atteignait. »

Durant les trois ans qui suivront, en parallèle à son métier de journaliste, elle accumulera patiemment, chapitre par chapitre, l'essentiel de ce qui au départ ne devait être qu'une longue nouvelle mais qui deviendra finalement un roman. Ce roman sera publié à Montréal aux Éditions Pascal en 1945. Dès lors, il marquera non seulement l'arrivée du roman québécois à la ville mais l'accession, sur la grande mappemonde des littéraires mondiales, d'un tout petit quartier industriel qui n'en demandait pas tant.

« Le triste, dira Gabrielle Roy en 1974, c'est que Saint-Henri ne m'a peut-être jamais tout à fait pardonné d'avoir exposé sa misère. Curieux tout cela. Les pauvres n'aiment pas qu'on les montre pauvres, pas plus que les riches qu'on les montre riches et comblés. Pourtant les humains désirent qu'on dise le vrai de la vie. Mais le désirent-ils au fond? » Pour en savoir plus long: GABRIELLE ROY, par François Ricard, Fides, 1975. Une biographie de l'auteur par un des plus grands exégètes de son oeuvre.



Gaston Miron

Un nouveau regard sur l'entreprise littéraire de celui qui est devenu une sorte de barde national

RÉGINALD MARTEL

Il semble bien que l'oeuvre poétique de M. Gaston Miron ne connaîtra pas de sitôt son état achevé. Les lecteurs de la nouvelle édition de L'Homme rapaillé qui paraît chez Typo en poche, sont tout de suite avertis: « Version non définitive ». Ce qui laisse à entendre que les modifications apportées, par rapport à l'édition de 1970 qui peut tenir lieu de référence, peuvent elles aussi ne pas être définitives, et que les groupes de poèmes présentés comme des fragments, par exemple « La baté-

résoudre le dilemme dans lequel l'histoire nous a jetés tout vifs. La poésie de M. Miron est une oeuvre de salut, pour lui-même certainement, comme on le verra, mais aussi pour la collectivité.

La poésie, on le sait trop bien, ne peut rien. A moins qu'elle ne soit vécue comme une forme de l'action. Quand M. Miron dit l'aliénation et la déréliction, il ne faut pas s'y tromper: ce n'est pas pour les célébrer de façon masochiste — et encore moins de façon artistique! —, c'est pour les je-

Le recours poésie

Plusieurs commentateurs ont réfléchi sur la présence et l'absence alternées de M. Miron à la poésie. Ses propos nous suggèrent qu'il en a toujours fait le recours suprême, même quand il était littéralement mobilisé par ses tâches éditoriales ou d'animation culturelle. La poésie, il lui parle comme à une personne vivante, comme à une femme à conquérir. Ce n'est pas facile, si on en juge par cette image étonnante:

J'avance en poésie comme un cheval de trait

On devine l'entêtement du poète d'une part, ses carences linguistiques originelles d'autre part. La difficulté d'écrire, qui n'est qu'une manifestation de la difficulté d'être, tient à la rupture qui a été inscrite entre la langue héritée des ancêtres et un idiome qui serait moderne et fonctionnel, rupture causée par l'influence de l'anglais, qui est due à son statut et pratique et symbolique.

Parce qu'il n'est jamais certain de maîtriser son outil linguistique, M. Miron ne va pas pour autant abandonner la poésie, qu'il place au-dessus de tout. Et c'est l'amour, plus que toute autre situation, qui le pousse au recours poétique. Amours moins heureuses que malaisées, qui font une juste place à un érotisme de belle venue, mais plus grave que souffrant. Le bonheur est souvent associé à l'amour, c'est un vieux mythe. Si l'amour n'est pas là ou n'est plus là, la poésie courra à son secours:

nous serons [...] enfin heureux dans la mémoire de mes poèmes

Et si l'amour est possible, il y a concurrence:

Je voudrais t'aimer [...] mais voici la poésie, les camarades, la lutte»

Dans la poésie d'un homme qui semble être partout et appartenir à tous, la solitude est omniprésente. Ce n'est pas celle, serine, que se réserve le philosophe. Elle est souffrance latente tantôt et tantôt douleur vive, comme M. Miron le laisse entendre dans un texte en prose qui révèle un profond désarroi: « Il suffit de me retrouver seul avec moi-même, ou de passer un été comme celui-ci, à tourner dans mon chagrin, à constater l'échec de la communication depuis le début de mon existence, à chercher le moyen d'enrayer la fatalité de ces amours toujours défaits qui furent mon lot jusqu'à maintenant, pour m'avouer que chacun de nous est une île [...]. »

Ce texte douloureux est moins connu que ceux qu'un Miron va généralement déclamer sur les tribunes. Mais il révèle, tout autant que le discours patriotique ou politique, la sincérité de l'homme, poète du désir et poète de l'action, écrivain privé et écrivain public. Peut-être l'espérance qu'a M. Miron de voir ici des hommes « debout dans l'horizon de la justice » est-elle un rêve creux. Je veux croire en tout cas qu'au-delà de ce qui est conjoncture, c'est-à-dire de ce qui pourrait la dater, l'oeuvre de M. Miron restera essentielle. Et même, aussi actuelle que celle des poètes qu'il dit aimer, Rutebeuf, Joachim Du Bellay ou Paul Éluard. Pour la langue et le langage surtout, « qui sont la présence totale d'un homme au monde. »

L'HOMME RAPAILLÉ, Gaston Miron. Préface de Pierre Nepveu. Notice biographique. Bibliographie. Typo, Montréal, 1993. 272 pages.



cher», pourraient un jour s'enrichir de pièces nouvelles. Il n'en faut pas plus, mais il y a bien davantage encore, pour singulariser l'entreprise littéraire de celui qui est devenu, le sachant bien, une sorte de barde national, un monument vivant mais recouvert d'une patine légendaire, bref, un homme par qui le pays, entre ses nostalgies passées et sa bouillie de changement, aurait enfin trouvé sa vérité singulière.

Relativement mince en quantité, et sans cesse remaniée au fil des rééditions et des récitals publics, l'oeuvre de M. Miron a ceci de peu banal que tout le monde à peu près croit la connaître et, peut-être, ne se trompe pas tellement. Elle fait partie de cette mémoire collective où s'inscrit, à travers des cheminements parfaitement mystérieux, ce qui lui appartient par nécessité. C'est une oeuvre qui ne résume pas la poésie québécoise, car bien d'autres poètes, qui font autre chose autrement, ont été conviés eux aussi au concert; notre poésie, dans son ensemble, a pourtant besoin de celle de M. Miron, ne serait-ce que comme point d'ancrage.

J'imagine sans effort, mais à mes risques, ce qu'aurait fait M. Miron s'il avait vécu au siècle précédent. Ou bien il aurait écrit une poésie épique, célébrant les hauts faits de la nation canadienne-française, vrais ou imaginés, ou bien il aurait pratiqué un art fondé plutôt sur les rapports de l'homme et de la vie, de l'amour et de la mort, comme la plupart des poètes de tous les temps. La découverte de l'aliénation du peuple québécois, à la faveur de l'idéologie de décolonisation qui triomphait ailleurs dans les années cinquante, a conduit le poète à réaliser la synthèse des hypothèses que je viens d'évoquer.

La voix des autres

Certes, M. Miron parle en son nom propre: des pans entiers de son oeuvre révèlent les ravages de l'humiliation collective dans une conscience individuelle. Pourtant, à travers cette parole dûment signée, nous entendons surtout les voix confondues d'un peuple tout entier, qui tantôt appellent la fuite, dans la folie ou dans la mort, et tantôt les lendemains qui chantent. Du je, le poète passe à nous:

Nous aurons retrouvé [...] le passé, le présent, qui ne se voudront plus les ennemis dressés que nous avons connus

Instinct de mort, instinct de vie, nous n'en avons pas fini de



ter à terre, les piétiner et leur cracher dessus. En saisissant à bras-le-corps les sources et les manifestations du mal de vivre collectif, il les assume un temps, oui, mais c'est pour les infléchir ensuite, de façon qu'elles deviennent le tremplin d'une prise de conscience enfin radicale, révolutionnaire.

L'entreprise est ambitieuse, trop sans doute, et on ne voit guère venir les résultats. On a donc reproché à M. Gaston Miron la récurrence de son discours littéraire et politique. Je lis une réponse à cela dans un article de 1987, reproduit de la revue Possibles: « J'aime mieux radoter et être dans la réalité que prétendument ne pas radoter et n'être pas dans la réalité. » La réalité, curieux mot chez un poète. Pourtant, M. Miron croit lui aussi que la poésie a pour but la vérité pratique, que servant la seconde il sert aussi la première. Rappelons-nous les vers célèbres de « La vie agonique », qui disent, sinon l'efficacité au moins la légitimité de la poésie — et la dignité du poète:

Je suis sur la place publique avec les miens

La poésie n'a pas à rougir de moi

La poésie militante a mauvaise réputation, elle la mérite souvent. Celle de M. Miron échappe à ces reproches, parce qu'elle n'est pas, il me semble, principalement de nature militante. Elle a surtout contribué pour beaucoup, parallèlement aux sciences humaines, à la connaissance de l'homme québécois. Les collectifs ne sont pas essentiellement différents des individus qui les constituent. Parce qu'il se sent solidaire des siens — en fait, de l'humanité tout entière —, M. Miron a compris que la réalité que la poésie lui permet de débusquer en lui-même est aussi dans une large mesure une réalité collective. C'est ce qu'il faut comprendre quand il écrit, dans « Notes sur le non-poème et le poème »: « L'affirmation de soi, dans la lutte du poème, est la réponse à la situation qui dissocie, qui sépare le dehors et le dedans. Le poème refait l'homme. » Et on lira ailleurs: [je veux]

que le poème soit le chemin des hommes

Ce sera le succès de l'été...

Avec «Le Maître des illusions», Donna Tartt fait désormais partie du clan des jeunes auteurs riches et célèbres



Donna Tartt

CAROLE-ANDRÉE LANIEL
collaboration spéciale

Le premier roman de Donna Tartt risque bien de devenir le best-seller de l'année. Il faut dire que l'éditeur original de mademoiselle Tartt, Alfred A. Knopf, a tout fait pour que les Américains entendent parler d'elle. Et qu'ils voient cette belle femme de 29 ans dont la photographie à l'endos de la couverture fait rêver et... fait vendre.



Pour commencer, la vente du manuscrit a rapporté à son auteur la fabuleuse somme de 450 000\$. Depuis, dix pays ont traduit le roman et les droits cinématographiques ont été achetés par Alan Pakula (*All the President's Men*). Donna Tartt fait désormais partie du clan restreint des jeunes auteurs riches et célèbres.



Montréal ville plurielle

Une exposition-carrefour sur le thème de la diversité culturelle de Montréal
Du 17 juin 1993 au 16 janvier 1994

Tous les jours, quelque chose de neuf!

Au programme cette semaine :

- **Têtes d'affiche... des gens de passion**
Rencontre avec Nadia Assimpoulos, adjointe au vice-recteur, enseignement supérieur et recherche à l'Université de Montréal.
mardi 13 juillet à 12 h 10
- **Paroles de choc**
Débat. Montréal, ville française, ville plurielle. Les essayistes Michèle Lalonde et Charles Taylor.
mardi 13 juillet à 17 h 30
- **Rythmes en mouvance**
Sergueï Trofanov. Violoniste virtuose accompagné d'un guitariste, influence tzigane.
mercredi 14 juillet à 12 h 10
- **Têtes d'affiche... des artistes de toutes les cultures**
Patricia Pérez Robles, comédienne acrobate qui a travaillé avec Carbone 14.
jeudi 15 juillet à 17 h 30
- **26 personnages arrivent en ville**
Lecture-théâtre de la pièce *Addolorata* de Marco Micone, une mise en lecture de Martin Faucher. Producteur délégué : Centre des auteurs dramatiques.
vendredi 16 juillet à 17 h 30
- **"Moi, j'en ai pas de préjugés"**
Atelier-famille.
tous les samedis à 15 h
- **"Tout le monde sur la place"**
Un jeu théâtral d'après un texte de Dominique de Pasquale avec le Théâtre de La Grosse Valise.
à l'extérieur sur la place Royale
dimanche à 13 h et 15 h, gratuit

Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal
350, place Royale
Vieux Montréal
Informations : 872-9150
Ouvert du mardi au dimanche de 10 h à 20 h.
Fermé le lundi.

POINTE-À-CALLIÈRE

Aux côtés notamment de son ami de longue date, le fameux Bret Easton Ellis, auteur de *American Psycho*.

Donna Tartt a pris huit ans pour écrire, corriger et paufiner son roman (qui n'est pas sans rappeler le film *La Société des poètes disparus*).

Le Maître des illusions est une brique de 706 pages qui se lit d'un trait, jour et nuit. Il n'y a pas de temps mort ni de longs moments qui s'étirent jusqu'à l'ennui. Le rythme du roman repose pour une bonne part sur les dialogues — pièce maîtresse de l'ouvrage — et le suspense. Car dès les premières pages, nous savons à quoi nous en tenir : il y a meurtres près de l'université de Hampden, donc assassins, et le narrateur est un de ceux-là.

Le Californien

Richard Pape est Californien, fils unique de parents inintéressants et inintéressés, qui a fui son pays natal pour échapper à la

morne existence d'une vie sans argent, sans éclat. Il va nous raconter «la seule histoire que je serais jamais capable de raconter.»

Tartt a pris la peine de fouiller avec acharnement les lieux du campus, ses habitants, la petite ville universitaire, le climat du Vermont, les moeurs des gosses de riches et les pauvres. Tout cela à une rapidité exemplaire, dans un tourbillon d'alcool et de drogue, de drames, de meurtres. Entre tout ça, une leçon du monde qui repose sur l'apprentissage de la culture grecque et de l'exploration du bien et du mal à la Dostoïevsky.

La grande qualité de Tartt est d'avoir suivi ses personnages à la trace, dans les méandres de la conscience et de l'inconscience. Ils sont tous originaux, mystérieux et attachants. Ils ont quelque chose à faire, un amour incestueux ou des liaisons troubles; ils mentent pour continuer à faire partie du rêve, pour pouvoir rester parmi les autres.

La bande des six

Ils étaient toujours ensemble, cercle de six étudiants attachés à la classe d'un professeur plutôt singulier, espèce de dandy au passé glorieux. Ce groupe était composé de Bunny, la victime, de Henry, le mentor du groupe, de Francis, l'homosexuel, des jumeaux, de la très belle Camilla et de son ivrogne de frère Charles, ainsi que de Richard Pape.

Attiré par leur homogénéité, leur beauté aussi, Richard a choisi de se joindre à eux.

Pleine de secrets, de mystères, de mensonges, leur vie se déroule dans la béatitude devant leur professeur qui les initie aux pratiques... de temps antiques. Mais au cours d'une bacchanale, cette fête où corps et esprit se confondent, sang et terre s'entremêlent, temps et espaces se rejoignent et où la notion du bien et du mal n'existe plus, il se produit un tragique accident.

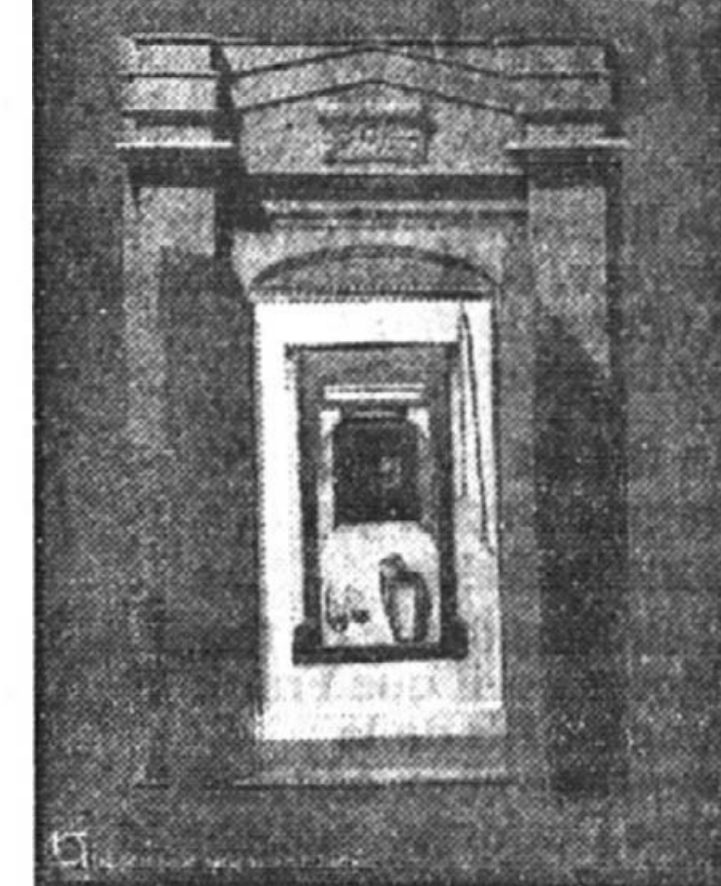
C'est la descente aux enfers.

Il y a des démons dans ce livre et le diable est tenté à plus d'une reprise. Ils viennent hanter les rêves, provoquent des hallucinations, s'emparent des esprits momentanément égarés (à cause de la surconsommation de drogue et d'alcool). Il y a beaucoup d'humour aussi, mais surtout une grande érudition, à la limite du prodige. On la sent parfois trop travaillée, comme un devoir parfait et elle peut fatiguer tant elle est exhibée. Mais cela n'enlève rien au plaisir d'une lecture assurément passionnante.

LE MAÎTRE DES ILLUSIONS, Donna Tartt, traduit de l'américain par Pierre Allen. Éditions Plon, Paris, 1993. 34,95\$.

En quelques lignes

Répertoire des livres d'artistes au Québec 1981-1990



Les livres d'artistes

De 1981 à 1990, la Bibliothèque nationale du Québec a acquis 437 «livres d'artistes». On appelle ainsi des ouvrages de création, édités et conçus par des artistes, auxquels s'associent la plupart du temps des écrivains, mais aussi des artisans du livre tels que relieurs, typographes d'art, imprimeurs, etc. Bref, plus souvent qu'autrement, il s'agit de créations collectives et pluridisciplinaires ouvertes à toutes les expressions artistiques.

Inutile de dire que, pour la plupart, il s'agit de véritables bijoux.

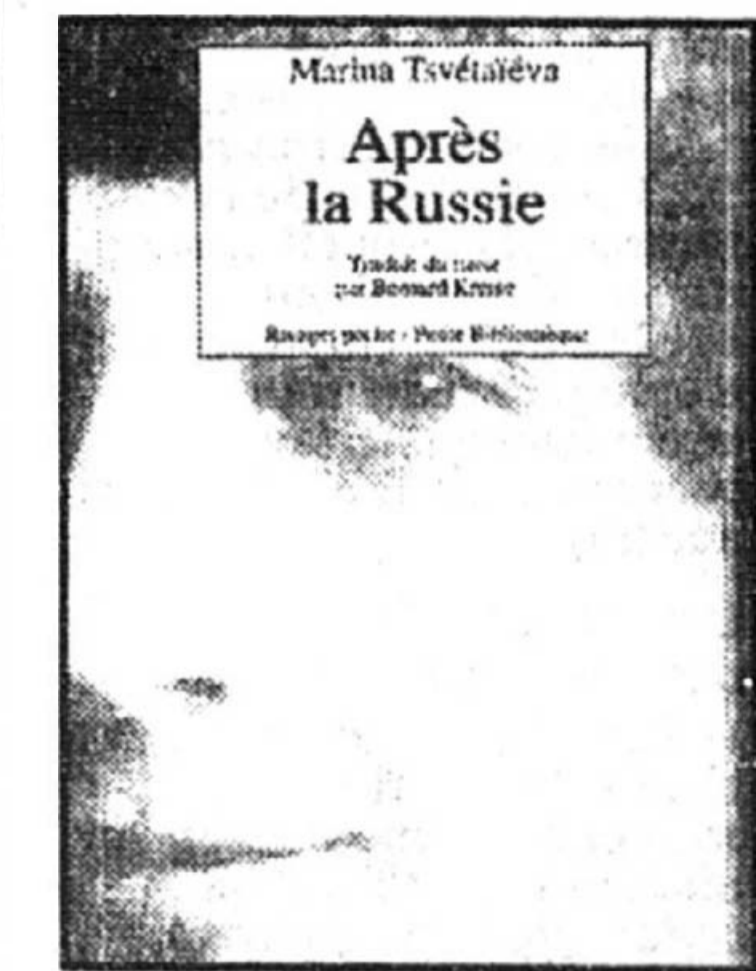
C'est pourquoi la Bibliothèque nationale vient de publier le *Répertoire des livres d'artistes au Québec 1981-1990*, oeuvre de Claudette Houll, professeure d'histoire de l'art à l'Université du Québec à Montréal, assistée de Sylvie Alix, Peggy Davis et Anne-Marie Perreault-Ninacs.

Cet ouvrage de bibliographie est lui-même un mini livre d'art, puisqu'il est abondamment illustré de 60 planches couleurs.

Pour ceux que ça intéresse, la Bibliothèque nationale présente d'ailleurs, durant l'été, un aperçu de la production de ces livres et prépare, pour l'automne, une exposition des livres-objets.

Pierre Vennat

RÉPERTOIRE DES LIVRES D'ARTISTES AU QUÉBEC, Claudette Houll, avec la collaboration de Sylvie Alix, Peggy Davis et Anne-Marie Perreault-Ninacs. Bibliothèque nationale du Québec, Montréal, 1993. 346 pages.



Tsvetaïeva, l'univers passionnel

Voici l'une des plus grandes voix de la poésie russe, née le 26 septembre 1892 à Moscou, qui nous est livrée à travers l'un de ses plus importants textes, *Après la Russie*.

Comme le titre le suggère, il s'agit d'un recueil d'exil écrit à Prague et à Berlin. Il sortit à Paris en 1928 et ce fut le dernier recueil que Marina Tsvetaïeva publia de son vivant.

En 1916, celle qui est considérée aujourd'hui comme l'une des plus hautes statures littéraires de ce siècle doit fuir la Russie, chassée par la Révolution et la guerre. Elle ne se remettra jamais de cette blessure et elle se suicidera en 1941. Ce recueil est un grand cri, «quelque chose d'inconnu et d'effrayant pour l'oreille russe», dira Joseph Brodsky: «l'inadmissibilité du monde».

L'édition actuelle nous offre la traduction de 86 des 160 poèmes de *Après la Russie*. On dit que le génie de Tsvetaïeva repose sur l'extraordinaire invention musicale de sa poésie. Même sans cette musique, les textes français témoignent d'une fureur de vivre, d'un lyrisme passionnel qui englobe à la fois le mythe, l'amour et la mort. C'est une poésie hors du commun qui appartient aux hautes sphères de la littérature contemporaine.

Gilles Toupin

APRÈS LA RUSSIE, Marina Tsvetaïeva. Rivages poche/Petite Bibliothèque (Payot), Paris, 1993. 143 pages, 16,95\$.

Pour enfants : la princesse et la pauvre

Elle s'appelle Mademoiselle Louise, demeure dans une immense maison, possède au moins trois salles de jeu — celle des poupées, celle des flippers et des machines à sous —, un coffre-fort contenant 24 tirelines que l'on devine pleines, un terrain de tennis, un mini-golf, un train électrique grandeur nature.

Que lui manque-t-il? Un manège? Un abris anti-atomique?

Pas de problème: papa le lui offre.

En fait, ce qui manque à Mademoiselle Louise, c'est justement son papa, toujours en voyage d'affaires.

Elle a, pour seule compagnie, sa nounou Millie. Qui — ô la coïncidence... ou le cliché! —, physiquement, n'est pas sans rappeler Mama, la nounou d'une autre demoiselle très gâtée: Scarlett O'Hara...

Bref, page après page, Mademoiselle Louise en fait voir de toutes les couleurs à Millie, exaspère Dédé la veine qui cherche à la kidnapper, tombe amoureux du réparateur de télévision, etc.

Margot, pour sa part, ne vit pas dans le luxe.

Son père est professeur de mathématiques alors que sa mère s'occupe de la maison, des six enfants et... des treize chats qui viennent de naître. Inutile de se demander pourquoi les parents de Margot ne veulent pas d'Oscar Pluche, le chien «de ruelle» pour lequel la fillette a eu le coup de foudre dans Sac à puces.

Mais quand on vit dans une famille nombreuse, ou quand on est né dans une ruelle, on apprend à se débrouiller.

Margot et Oscar en sont la preuve.

Sonia Sarfati

MADEMOISELLE LOUISE, Geerts et Salma. Casterman, Tournai, 1993. 48 pages.

CACHE-CACHE — MARGOT ET OSCAR PLUCHE, De Brad, Zidrou et Falzar. Casterman, Tournai, 1993. 47 pages.



Les plus étranges métamorphoses

Dans sa série mettant en vedette le journaliste Jacques Saint-Martin, Yvon Brochu nous a habitués aux métamorphoses les plus étranges.

Dans *On ne se laisse plus faire*, les personnages d'une bande dessinée quittent le papier pour s'incarner et en faire voir de toutes les couleurs à leur créateur.

Dans *On n'est pas des monstres*, trois statues transgressaient toutes les lois de la physique et, faisant fi de la rigidité de la pierre, se mettaient à déplacer autre chose que de l'air, au grand désarroi de la sculpteur Anne-Marie Zerkovitch.

Dans *Arrête de faire le clown*, l'auteur opte, en quelque sorte, pour le processus inverse. Grigor, un homme comme les autres, «mue» pour devenir véritablement un clown. Prisonnier à jamais de son rôle. Heureux à jamais, aussi, sur la piste du Cirque des Equinoxes.

Dans ce troisième volet des aventures de Jacques Saint-Martin, Yvon Brochu fait preuve d'une sensibilité nouvelle.

L'intrigue des romans précédents était intéressante; on avait toutefois l'impression de lire un scénario au rythme trépidant mais aux personnages mal définis.

Cette fois-ci, l'auteur se fait un peu plus sérieux (il arrête de faire le clown?...) et laisse place aux sentiments.

Sonia Sarfati

ARRÊTE DE FAIRE LE CLOWN, Yvon Brochu. Culliver Jeunesse, Québec/Amérique, Montréal, 1993. 138 pages, 7,95\$ (à partir de 10 ans).

PARLEC COMMUNICATIONS

La Presse

présente

Les Bouquinistes du Vieux-Port

À Montréal, sur les quais, du 28 juin au 25 juillet de 11h à 23h



Exposition et vente en plein air de livres anciens, neufs ou d'occasion, gravures, reliures, à tous les prix, pour tous les goûts.

Semaine parisienne et semaine de la francophonie: conteurs publics, accordéon, orgue de barbarie, chansons d'ici et d'ailleurs, jeux de lecture et de mémoire.

Centre Jacques Cartier

CONSEIL GÉNÉRAL DU Rhône

LYON

Culture

AGENCE DE COOPÉRATION CULTURELLE ET TECHNIQUE

Gouvernement du Québec Ministère de la Culture

Production et réalisation de Parlec Communications Inc



La vie des livres

Trois prix d'histoire

L'Institut d'histoire de l'Amérique française profitera de son congrès annuel d'histoire d'octobre prochain pour décerner trois prix d'histoire de prestige.

Le Prix Lionel-Groulx, doté d'une bourse de 3000 \$, veut promouvoir la connaissance de l'histoire, récompenser et honorer un historien méritant, de même qu'appuyer les efforts d'une maison d'édition qui permet la publication d'ouvrages de qualité. Il est ouvert à toute oeuvre publiée en 1992 portant sur un aspect de l'histoire de l'Amérique française et s'imposant par son caractère scientifique.

Le Prix Michel-Brunet, doté d'une bourse de 1000 \$, veut primer le meilleur ouvrage d'un jeune historien de moins de 35 ans. Cet ouvrage devra avoir été publié en français après le 24 juillet 1991, mais il peut s'agir également d'un article de revue scientifique ou d'un vidéo.

Le Prix Maxime-Raymond, doté d'une bourse de 1500 \$, couronne la meilleure biographie historique publiée en français et s'imposant par son caractère scientifique. Ce prix a été créé pour encourager la publication de biographies de personnages marquants de l'histoire canadienne. La période d'éligibilité pour ce prix couvre les années 1990, 1991 et 1992.

Dans les trois cas, les manuscrits soumis aux jurys doivent être avant le 31 août de cette année.

On s'inscrit à: Institut d'histoire de l'Amérique française, 261 avenue Bloomfield, Outremont H2V 3R6. Ou en téléphonant au (514) 278-2232.

La survie des écrivains

Solaris, excellent magazine de science-fiction et fantastique, présente, dans son dernier numéro, une entrevue avec le prolifique auteur Daniel Serigne, pionnier incontestable de la science-fiction, du fantastique et de la fantasy québécoises.

Directeur de LureLu, directeur de la collection Jeunesse-Pop aux Éditions Paulines, rédacteur à Solaris, Daniel Serigne a publié pas moins de 72 nouvelles, 27 livres et 115 articles sur le sujet.

Or, bien qu'il soit actif dans le domaine de la littérature jeunesse, qu'il croit au livre et à la lecture chez les jeunes, il n'en avoue pas moins dans cette entrevue qu'il pense que la lecture va continuer à décliner dans notre société.

«Les sollicitations audiovisuelles et informatiques seront encore plus séduisantes pour les jeunes; il n'y a pas vraiment de limites, la réalité virtuelle à prix abordable s'en vient. Rien n'indique que le livre imprimé, traditionnel, que nous défendons en tant qu'écrivains va devenir plus populaire...»

«Les jeunes aiment les romans de plus en plus courts, écrits de plus en plus gros, sur des sujets de plus en plus terre-à-terre. Le fast-food culturel, sans saveur, sans odeur, mais attrayant par effet de mode.»

Bref, estime-t-il, c'est l'avenir même des écrivains traditionnels de littérature imprimée qui est en jeu actuellement.

«Il y aura toujours des livres, mais ils s'adresseront à une minorité décroissante. Peut-être qu'elle cessera un jour de diminuer, mais j'ignore à quel pourcentage. Quand je vais dans les écoles et qu'un prof me demande de dire un bon mot en faveur de la création littéraire, pour encourager les écrivains en herbe, je ne suis pas tenté de leur recommander «laissez tout de côté et devenez écrivains!». Mais je me présente pas non plus comme le dernier représentant

de la littérature, ni comme son fossoyeur, et je ne leur donne pas raison de s'en désintéresser.»

Le fils de Régine Desforges dans l'édition

C'est sans doute de famille. Toujours est-il que Frank Splengler, fils de la romancière et ex-éditrice Régine Desforges, également présidente de la Société des gens de lettres, a décidé de profiter de 1993 pour lancer sa propre maison d'édition. Les livres de la nouvelle maison, connue sous le nom de Splengler Éditeur, sont maintenant disponibles au Québec, via Prologue.

Frank Splengler s'était déjà fait un nom dans le monde de l'édition française où on le considère souvent comme symbole d'un espace de liberté où des auteurs peuvent s'exprimer sur des questions d'actualité ou encore témoigner et combattre pour des causes qui leur tiennent à coeur.

C'est ainsi que c'est lui qui a publié, à sa nouvelle maison, Le Journal de guerre de Zlatko Dizdaveric, rédacteur en chef du seul quotidien de Sarajevo, qui vient de recevoir le prix de Reporter sans frontières.

Après avoir fait ses débuts à la maison d'édition de sa mère, dont il fut directeur de 1985 à 1989, Frank Splengler avait ensuite été président et directeur général des Éditions Ramsay.

Il vient maintenant de réaliser son vieux rêve d'avoir sa propre maison grâce à l'appui financier important du groupe Magnard, spécialisé dans le livre scolaire et scientifique, qui tente d'effectuer ainsi une première percée dans le monde de la littérature générale.

Un honneur pour André Vanasse

André Vanasse, écrivain et professeur au Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal, directeur littéraire chez XYZ éditeur en plus de diriger la revue Lettres québécoises vient de voir ses mérites reconnus.

Le jury de sélection des Certificats de mérite de l'Association d'études canadiennes vient de le choisir parmi les récipiendaires pour 1993. Ces certificats de mérite sont décernés annuellement à des spécialistes qui ont contribué au développement des études canadiennes par leur enseignement, leur recherche, ou leur engagement académique en général.

Les grands prix des Laurentides

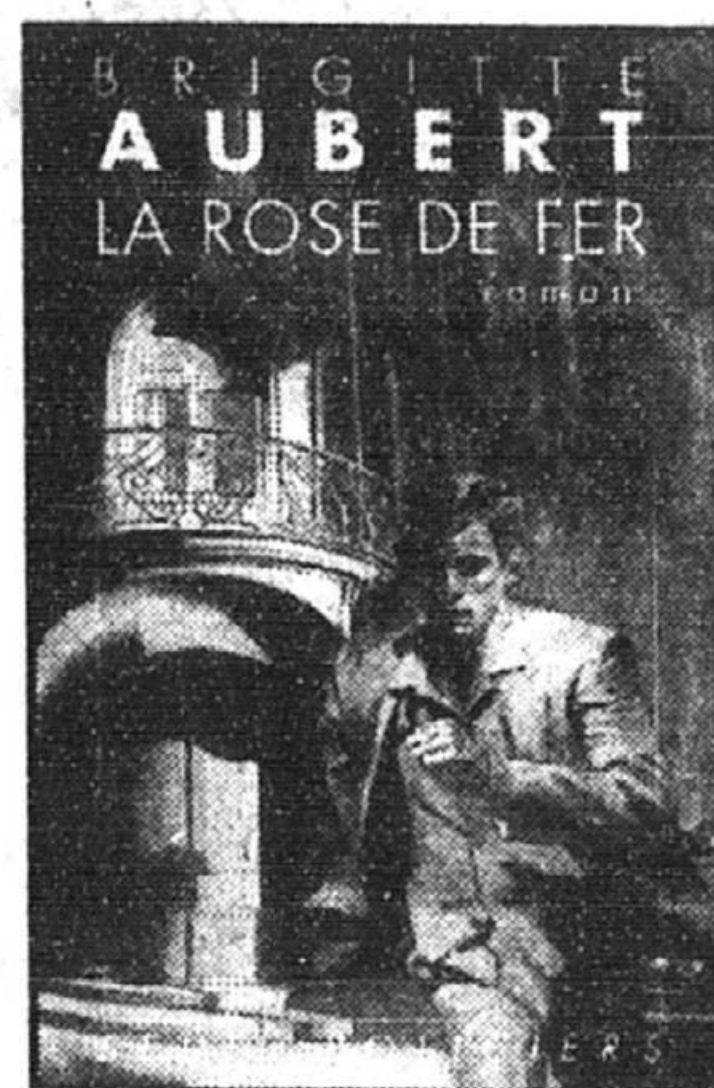
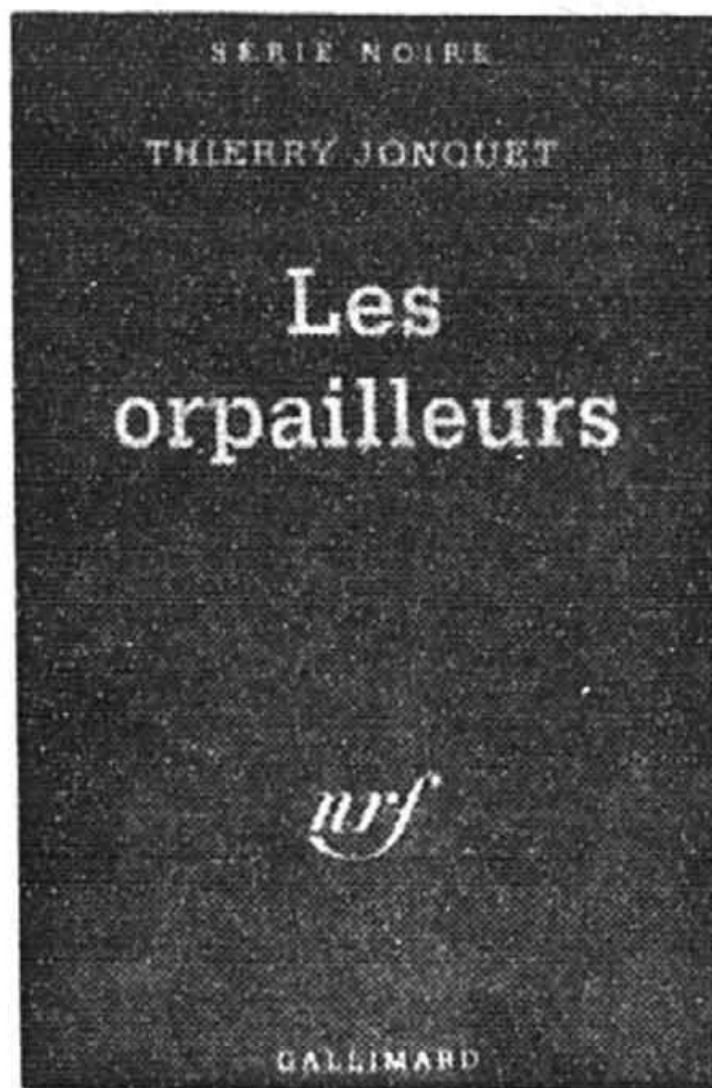
Hélène Dorion, directrice littéraire des Éditions du Noroit et Monique Brunet-Weinmann, sont les deux récipiendaires ex aequo du Grand prix de la Culture des Laurentides dans la catégorie «créateur/créatrice Lettres».

Hélène Dorion a publié une dizaine d'ouvrages de poésie au Québec, en France et en Belgique et a notamment conçu le spectacle Alternances présenté à divers Salons du livre de Québec, de l'Outaouais et de Montréal et au Marché de la poésie de Paris. Également animatrice de la collection Roubaix-Québec aux Éditions Brands, maison française et collaboratrice à la revue belge Regart, elle a déjà reçu le prix littéraire Wallonie-Bruxelles.

Quant à Monique Brunet-Weinmann, qui a consacré quelque 20 ans de sa vie à la critique d'art sous toutes ses formes, elle a collaboré pendant près de vingt ans à Vie des Arts et a été notamment sélectionnée par Montage 93 dans le cadre du Festival International de l'Image, à Rochester.

POLAR/PLAGE

Frissons pour l'été (quatrième partie)



Le polar français est bien vivant

GILBERT GRAND

Il a suffi que ses ténors (Pennac, Daeninckx, Fajardie, Vautrin, etc) soient récupérés — momentanément? — par les collections «blanches» ou alors se taisent (Manchette) pour que la critique officielle s'empresse de décréter un peu vite la mort par défaut du polar français. Quelques mois plus tard, cocorico! voici le *Nouvel Obs* qui se fend d'un dossier enthousiaste sur l'explosion d'une nouvelle «génération noire» hexagonale.



Depuis que Patrick Raynal en dirige les destinées (janvier 1992), la Série Noire a ainsi publié ou va publier incessamment une bonne dizaine de néophytes prometteurs (Fétis, Boquet, Léon, Lafargue, etc), encadrés de valeurs sûres (Jonquet, Pouy, Veillard). Et chaque éditeur (Seuil, Denoël, Métailié, Albin Michel) se targue de sa «découverte» française. Même l'américanophile François Guérif ouvre les collections Rivages à la vedette de l'heure, Tonino Benacquista, et récidive avec les Tobie Nathan et autre Hugues Pagan. Cette littérature explorant les marges de la société tranche sur ses modèles américain ou anglais par sa liberté de style et de ton, mélange de cynisme, de poésie et d'humour, et par son rythme un peu échoué. Jugez-en par vous-mêmes:

LES ORPAILLEURS, Thierry Jonquet

(Série Noire no 2313, Gallimard, 318 pages, 10,95\$) Sans conteste la meilleure Série Noire de l'année avec *Une danse aux abattoirs* de Lawrence Block. Déjà auteur de huit romans, dont le très «tordu» *Mygale* (un chi-

urgien se venge en transformant le violeur de sa fille en un transsexuel qui devient son amant), Thierry Jonquet a du métier à rendre et cela paraît à chaque page de cette enquête policière menée avec la rigueur et la virtuosité des meilleurs romans d'Ed McBain.

Il y a d'abord une foule de personnages parfaitement crédibles et typés, faits de chair et de sang (qu'ils soient policiers, victimes ou coupable), empêtrés dans leurs problèmes domestiques ou sentimentaux, écrasés par la violence de l'époque ou rattrapés par un lourd passé. La description de la vie et du travail d'une équipe de flics parisiens et de deux femmes juristes est si minutieuse, si captivante et chaleureuse que Jonquet nous *doit* absolument une suite...

Le scénario des *Orpailleurs* tient de la machine infernale avec fausses pistes et vrai suspense: un assassin, dont le lecteur a le privilège de connaître les monologues mais non le mobile, tranche la main droite de ses victimes et les laisse mourir au bout de leur sang. Des squats du Xe aux abattoirs de Rungis, le juge d'instruction Nadia Lintz et l'inspecteur Rovère flairent une piste qui remonte le temps et les conduira aux portes de l'horreur, à Auschwitz où des paysans tamiens la terre des camps pour y retrouver dents d'or et bijoux des victimes de la Shoah...

TARIF DE GROUPE, Hugues Pagan

(Rivages Thriller, 276 pages, 29,95\$) Ancien flic et malade de jazz, Hugues Pagan puise depuis une dizaine d'années dans sa propre mémoire pour nourrir ses romans qui sont parmi les plus sombres écrits en France depuis des lunes (cf. aussi *La mort dans une voiture solitaire*). Cette fois-ci, son héros est un ancien commissaire déabusé qui est devenu enquêteur privé mais qui n'a rien oublié des magouilles et combinaisons de la «Grande Maison». Lorsqu'il se met en tête de retrouver les assassins d'une prostituée tor-

turée, c'est avec tout un sale passé et un présent «moralement débrillé» qu'il règle ses comptes, quitte à y laisser encore un peu plus de son âme. Avec ses atmosphères glauques, ses héros fatigués aux révoltes sans espoir, Pagan s'inscrit dans la grande tradition du roman noir américain, celle d'un David Goodis.

LA PORTE DE DERRIÈRE, Marc Villard

(Série Noire no 2316, Gallimard, 150 pages, 8,95\$) Poète, musicien, peintre, romancier et nouvelliste — en tout une trentaine de titres dont *La vie d'artiste* (Rivages Noir) —, Marc Villard s'est imposé comme un virtuose du texte court qui frappe fort et juste. Ici, dans les rues de Barbès, le crack brise les destins sur rythme de hard rock, de jazz lancinant et d'amour manquant ou manqué. Que peut bien faire Tramson, l'éducateur de rue, pour conjurer la mort? La petite musique de Villard vous poursuivra longtemps.

LA ROSE DE FER, Brigitte Aubert

(Seuil Policiers, 296 pages, 29,95\$) Difficile d'imaginer un récit plus trépidant et déroulant que celui de Brigitte Aubert. Au départ, tout marche bien: Georges Lyons est officiellement un économiste installé avec sa femme Martha dans la banlieue cosue de Genève. Mais, en fait, fort de cette couverture, il parcourt l'Europe avec trois complices, braquant banque sur banque. Jusqu'au jour où, préparant un hold-up à Bruxelles, il voit sa femme traverser la rue au bras d'un autre, sa femme qu'il vient à peine de quitter pour sauter dans un avion. À partir de là, tout se dérègle: ses complices l'accusent de les avoir doublés et cherchent à le tuer, Martha le trahit, son psychiatre le croit fou, il est la cible de multiples attentats et enlèvements. On le prend pour un dangereux espion est-allemand. Lui-même se demande s'il n'a pas un sosie, un frère maudit... Boileau et Narcejac n'auraient pas renié

l'ultime rebondissement de cette cavale infernale.

GAME OVER, Freddie Lafargue

(Série Noire no 2317, Gallimard, 171 pages, 8,95\$) Sous ce pseudonyme se cache en fait le romancier et essayiste Gérard Guégan qui commet ici une fable à peine futuriste sur la violence urbaine et la dérive des pouvoirs politiques et médiatiques. Les bourgeois se terrent dans leurs villas-bunkers pour éviter les raids des nouveaux pauvres tandis que les gouvernements combattent le chômage à coups d'obusier... Josh le gardien de nuit aide Myrta, la plantureuse terroriste, dite «la Baleine», à échapper aux forces de l'ordre et à mener à bien sa vengeance.

LE SYNDROME DU VOLCAN, Gérard Lecas

(Série Noire no 2311, Gallimard, 348 pages, 12,50\$) On peut être l'héritier d'un marchand d'armes et avoir des remords. Antoine, le héros du roman fort bien documenté de Gérard Lecas, décide de consacrer sa fortune à «SOS Planète», une de ces ONG qui livre médicaments, matériel et nourriture à l'Afrique affamée. Mais comment et pourquoi des fous à micro-ondes ont abouti dans un camp de réfugiés du Soudan? Ce n'est là qu'une des anomalies qu'entend éclaircir Antoine auprès de la maison-mère en Floride. Mais il constate vite là-bas que l'humanitaire et le caritatif servent de couverture à des trafiquants sans scrupule.

VOMITO NEGRO, Jean-Gérard Imbar

(Série Noire no 2319, Gallimard, 158 pages, 8,95\$) Un chauffeur garde du corps antillais raconte comment le président d'un parti d'extrême droite s'empare de l'héritage d'un fils de famille débile... Ce livre au ton féroc et caricatural trouve tout son sens quand on sait qu'il met directement en cause l'origine de la fortune de Jean-Marie Le Pen!

JAZZ

Le dernier Toni Morrison peut être considéré comme une oeuvre à part

CAROLE-ANDRÉE LANIEL collaboration spéciale

La traduction du dernier roman de Toni Morrison était fort attendue. D'une part, parce que Jazz est de l'auteur du magnifique *Beloved* (prix Pulitzer) ainsi que de *Sula* et qu'elle est une très grande romancière.



Ensuite, la sortie aux États-Unis de Jazz a provoqué un enthousiasme fou chez la critique et le public. Une presse élogieuse a accompagné le roman. Avec raison il faut bien le reconnaître. Jazz peut être considéré comme une oeuvre à part. L'écriture est particulière, marquée du parler «nègre», tandis que sa cadence rythmée et répétitive est celle du jazz.

Jazz est aussi une oeuvre à part dans la littérature américaine car Toni Morrison poursuit sa chasse au passé esclavagiste des siens. Ici, elle a fait parler une photographie des années 1920 de l'album du photographe Vanderzee, *The Harlem Book of the Dead*. On y voit une jeune fille en tenue de bal tuée par balle alors qu'elle dansait.

Le jazz est la musique de l'époque. «La musique sale et vile chantée par les femmes et jouée par les hommes et dansée par les deux, collés sans pudeur ou séparés comme des sauvages. (...) Elle



C'est l'histoire des Noirs d'Amérique. Libres, voilà qu'ils se déchainent à un rythme jazzé, conquièrent la ville et leurs droits encore fragiles...



le visage... pour la tuer une deuxième fois. Ensuite, elle décide de reconquérir l'amour mort de son Joe.

Il y a donc la musique dans la tête de Joe et de Violette au moment de leur crime, mais il y a aussi la Ville. «la musique insinuante de la Ville qui suppliait et provoquait jour après jour. Viens, disait-elle. Viens, égare-toi.» C'est elle qui appelle la chair pour ensuite la faire retomber dans les bras de la musique.

L'histoire de Jazz est très belle. On retrouve les mêmes personnages que dans *Beloved* et *Sula*, des femmes qui tuent, qui commettent des crimes pour protéger leur territoire. Leur cri est un chant d'amour et de guerre. Les femmes de Morrison assument de la même façon leur négritude, leur liberté: par la violence s'il le faut.

Autour de cette histoire centrale, il y a celle des Noirs d'Amérique. Libres, voilà qu'ils se déchainent à un rythme jazzé, conquièrent la ville et leurs droits encore fragiles. Ce n'est pas la première fois que Morrison raconte l'itinéraire des Noirs, de l'esclavage à la liberté. Mais comme toute histoire, il y a mille facettes à rendre compte. Nous n'avons donc heureusement pas fini de lire Morrison.

On aurait souhaité, dans ce cas-ci, une traduction qui aurait rendu compte de l'écriture de Morrison. Ici, elle rend la lecture difficile, nous obligeant à reprendre des phrases et même des passages entiers. Il faut parfois fermer les yeux et imaginer la plume originale de l'auteur.

JAZZ, Toni Morrison, traduit de l'anglais (États-Unis) par Pierre Allen, Christian Bourgois Éditeur, Paris, 1993, 39,95\$.

Vanity Fair récidive: le «scandale» k.d. lang

Après les superbes — mais controversées — photos de Demi Moore enceinte et dévêtue, publiées il y a quelques mois, le périodique *Vanity Fair* récidive avec une page frontispice un peu «scandaleuse»: on y voit en effet la chanteuse k.d. lang installée sur un fauteuil de barbier et langoureusement appuyée sur la poitrine d'une... coiffeuse plutôt affriolante — incarnée par Cindy Crawford. La photographie s'inspire d'un classique du peintre Norman Rockwell. À l'intérieur, k.d. lang parle de son homosexualité, de son identité de femme, de ses fantasmes.





Malcolm X devant une foule new-yorkaise, en 1963.

Malcolm X: des bas-fonds des ghettos noirs à la puissance du Black Power

CLAUDE MARCIL
collaboration spéciale

■ Le 22 février 1965, l'Amérique bien pensante, toutes couleurs confondues, poussa un discret soupir de soulagement. Malcolm X était abattu de treize balles dans la poitrine. Craint sinon haï par les Blancs, rejeté par ses propres frères, les Black Muslims, snobé par l'intelligentsia noire alignée comme un seul homme derrière le pacifiste Martin Luther King, l'ancien criminel Malcolm X semblait condamné, cette fois, à l'oubli.

28 ans après sa mort, Malcolm X est encore omniprésent dans tous les ghettos noirs de l'Amérique; des rues, des parcs, des terrains de jeu portent son nom; ses portraits sont partout placardés sur les murs, en effigie sur les blousons et les sweatshirts à capuche, et même à Montréal, il n'est pas rare de voir des jeunes Noirs avec un gros X sur leurs casquettes — surtout depuis le récent film tourné sur sa vie.



C'est que Malcolm X est mort en laissant derrière lui, une bombe, son autobiographie.

Il est en effet impossible de la lire sans être estomaqué par son énergie, sa conviction et sans être convaincu qu'il était un héros, un vrai.

Portée par un souffle oratoire hors du commun, cette autobiographie, aussi bien testament spirituel que témoignage, révèle pourquoi Malcolm X, qui a connu les bas-fonds des ghettos noirs, la résurrection, la vision de la fraternité humaine et la mort, a été l'homme le plus fascinant, le plus convaincu engendré par le Black Power.

Le livre a été écrit par le journaliste Alex Haley (l'auteur de *Racines*), qui a mis deux ans à gagner la confiance de Malcolm X et à persuader cet homme humble de raconter sa vie.

Fils de pasteur

Malcolm Little est né à Omaha, Nebraska, le 19 mai 1925. Son père, un pasteur baptiste itinérant, est un fidèle de Marcus Garvey précheur qui en était venu à la conclusion que les Noirs ne pourraient jamais être libres en Amérique et prônait leur retour en Afrique.

Malcolm a six ans lorsque son père, qui a déjà été menacé par le Klan, est assassiné par des Blancs.

Pour les huit enfants de la famille Little, c'est la misère, l'humiliation d'être à la fois pauvres, noirs et de vivre de la charité publique. Malcolm se retrouve à l'école de réforme. Il est intelligent et rêve d'être avo-

cat mais un professeur lui rappelle qu'un Noir doit plutôt essayer de devenir charpentier. Puis sa mère doit être internée; le stress de nourrir ses enfants, de garder un minimum de dignité, a été trop fort. Malcolm se retrouve dans les ghettos noirs de Boston puis de New York.

C'est à ce moment de l'histoire que j'ai perdu pied.

Laura, une des blondes blanches de Malcolm qui prend toute la place, disparaît sans crier gare et Malcolm qu'on suit avec intérêt dans le ghetto de Boston se retrouve à Harlem sans aucune explication. Je pensais que Haley, pourtant un excellent journaliste, n'avait pas fait attention ou encore que Malcolm était plus incohérent que prévu. Vérification faite, j'ai appris que l'éditeur français, pour des raisons qui m'échappent mais qui devaient être claires pour son compteable, ne garde que trois cent vingt-huit des cinq cents pages du texte anglais. Sans doute pour ne pas peiner le lecteur, il n'en glisse pas un seul mot, même dans la préface pourtant verbeuse à souhait.

Le lecteur bilingue aura donc avantage à lire ce livre dans sa version originale (et moins coûteuse, publiée chez Andrews & McNeil).

Bref, Malcolm fait, avec douleur mais sans apitoiement, une description poignante de sa vie dans les ghettos. Il nous raconte sa vie de «pimp», de voleur, de vendeur de drogue et d'alcool, nous avoue toutes ses tentatives pour se comporter comme un Blanc, pour avoir l'air d'un Blanc. À la suite d'une attaque à main armée, il est condamné à dix ans de prison.

Cet illettré s'impose la corvée d'apprendre par cœur, chaque jour, une page du dictionnaire. Au dictionnaire succèdent les encyclopédies, Will Durant, Spinoza, Shakespeare et pratiquement tous les livres de la bibliothèque du pénitencier. Il apprend l'histoire glorieuse du peuple noir supprimé par les Blancs et réalise que partout, sur toute la planète, l'Église chrétienne a sanctionné tous les colonialismes, toutes les servitudes, tous les esclavages. Au nom de Dieu. Puis, il découvre l'Islam, du moins l'Islam étrange d'Elijah Muhammad qui enseigne que la race blanche a été créée par un savant (noir) fou. Cette race diabolique a délibérément corrompu la race noire par l'esclavage et le christianisme.

Conversion à l'Islam

Libéré de prison, il se met au service d'Elijah et adopte le code moral rigoureux de l'Islam. Il ne fume pas, ne boit pas, ne joue pas. Il recherche ses anciens camarades de prison pour les convertir à leur tour aux Black Muslims, à la fierté d'être noir et à la nécessaire libération de la tyrannie de la culture blanche.

Durant treize années, Malcolm devient le prophète d'Elijah. Il porte la parole du maître devant des foules de plus en plus nombreuses et attire l'attention des médias. Durant les années 1960, le mot d'ordre des Noirs est l'égalité et l'intégration dans la non-violence prônée par Martin Luther King. Par pour Malcolm, qui veut la séparation entre les races, qui demande aux Noirs de prendre le pouvoir politique dans leurs propres communautés, de faire leur propre révolution sociale, d'être autonomes au besoin par la force. «Vous ne recevez pas des coups parce que vous êtes démocrate ou républicain, vous ne recevez pas des coups parce que vous êtes maçons, et vous ne prenez certainement pas des coups parce que vous êtes américain; car si vous étiez américain, vous ne recevriez pas de coups. Vous en recevez parce que vous êtes noir», disait-il en 1963.

Il transforme la petite secte des Black Muslims en une organisation efficace et militante, (il convertit Cassius Clay qui devient Muhammad Ali); mais ce succès même suscita la jalousie d'Elijah. Ici, la douleur devient presque palpable et Malcolm est discret sur cette partie de sa vie. Désillusionné par les maîtresses de son maître et sa tiédeur à s'impliquer dans la lutte des droits civiques, Malcolm X se sépare des Black Muslims.

À la Mecque

C'est alors qu'il fait un pèlerinage à la Mecque. Il découvre que les enseignements des Black Muslim ont peu à voir avec le vrai foi islamique, que le vrai musulman est daltonien. Il voyage en Afrique et au Moyen-Orient, découvre les liens, auparavant invisibles, qui l'unissaient aux hommes de toutes classes et toutes les couleurs et se rapproche, parfois naïvement, des mouvements de libération populaire. Lorsqu'il revient aux États-Unis, il a changé de nom: il est désormais El-Hajj malik El-Shabbazz. Avec son courage habituel, il fait part de ses nouvelles idées. Il est aussi militant qu'avant, mais il souhaite rassembler, plutôt que diviser.

Stupeur chez les Blancs, scandale chez les Black Muslims qui le voient comme un traître à abattre.

Ses jours sont comptés. Il le sait. Il confie à Haley qu'il ne verra pas la fin du livre. Pourtant il continue, fonde la Muslim Mosque à Harlem, laquelle regroupe plusieurs centaines de ses disciples.

Le 21 février 1965, alors qu'il s'adresse à une foule de ses partisans à Harlem, il est assassiné par les hommes de main d'Elijah Muhammad.

Il avait 39 ans.

L'AUTOBIOGRAPHIE DE MALCOLM X, Malcolm X et Alex Haley, Grasset, Paris, 1993. 328 pages, 31,95 \$.

La fin de l'exil approche pour Soljenytsine

Reuter
MOSCOU

■ Alexandre Soljenytsine mettra fin à deux décennies d'exil en mai prochain pour s'installer dans les environs de Moscou, mais il n'a pas l'intention de faire de la politique.

Interviewée par la télévision russe, l'épouse de l'auteur de *L'Archipel du Goulag* indique que la date du retour du couple

dépend de la construction d'une maison. «Nous avons reçu l'assurance des constructeurs qu'elle serait prête en mai 1994. Par conséquent, en mai 1994 nous serons en Russie», précise Natalia Soljenytsine.

Elle affirme que son mari n'a pas l'intention de se mêler au débat politique russe. «Il m'a demandé de vous dire qu'il ne sera pas candidat à la présidence, ni même au parlement. Sa main ne touchera aucun des leviers du pouvoir.»

Il y a quelques mois, le maire de Moscou avait annoncé qu'une maison en brique rouge était en construction pour le couple, à Troïtske-Lytkovo, dans les environs immédiats de Moscou.

Mais l'épouse de l'ancien dissident assure que c'est la famille Soljenytsine qui en assure le financement. La résidence qu'elle occupe depuis de nombreuses années dans l'état américain du Vermont ira à ses enfants.

Arts et spectacles

Lanaudière

Un Gounod bien choisi

CLAUDE GINGRAS

■ On ne saurait trop encourager le Festival de Lanaudière à maintenir cette tradition d'une grande oeuvre chorale par saison. L'initiative est bénéfique à tous les niveaux: elle fait connaître au public de nouvelles oeuvres, elle permet aux nombreux choristes de Joliette et de la région de participer activement à la vie du Festival, enfin, comme c'est toujours le cas des concerts où il y a un chœur, le box-office est assuré d'avance d'une large affluence car, en principe, chaque choriste y amène parents et amis, sans parler de l'économie réalisée puisque ces choristes chantent bénévolement.

Vendredi soir encore, tous ces éléments se trouvaient réunis pour produire un très belle audition de la *Grande Messe solennelle de sainte Cécile*, l'oeuvre religieuse la plus célèbre de Gounod, mais qu'on ne donne plus et dont je n'ai retracé que trois enregistrements.

Ce qui me fait souhaiter que Lanaudière porte toujours son choix annuel sur une oeuvre peu familière. On y a déjà monté le *Requiem* de Verdi, que Montréal entend presque chaque saison. Par contre, un festival est justement le lieu où explorer un répertoire nouveau. Or, le répertoire choral est le moins «risqué», en langage de box-office, en raison du public assuré. On l'a constaté vendredi soir: pour l'obscur *Messe solennelle* de Gounod, il est venu quelque 4000 personnes, soit l'auditoire le plus considérable depuis le début de la saison. Inconsciemment — car le programme n'en faisait aucune mention —, le Festival soulignait là le centième anniversaire de la mort de Gounod.

Bien sûr, la *Messe solennelle* n'offre pas le même débordement mélodique que *Faust*, venu quatre ans plus tard. Il y a là de la facilité, de la pompe et des temps morts, mais aussi quelques traits d'originalité; l'ensemble reste fort respectable et méritait certainement cette audition totalisant 42 minutes.

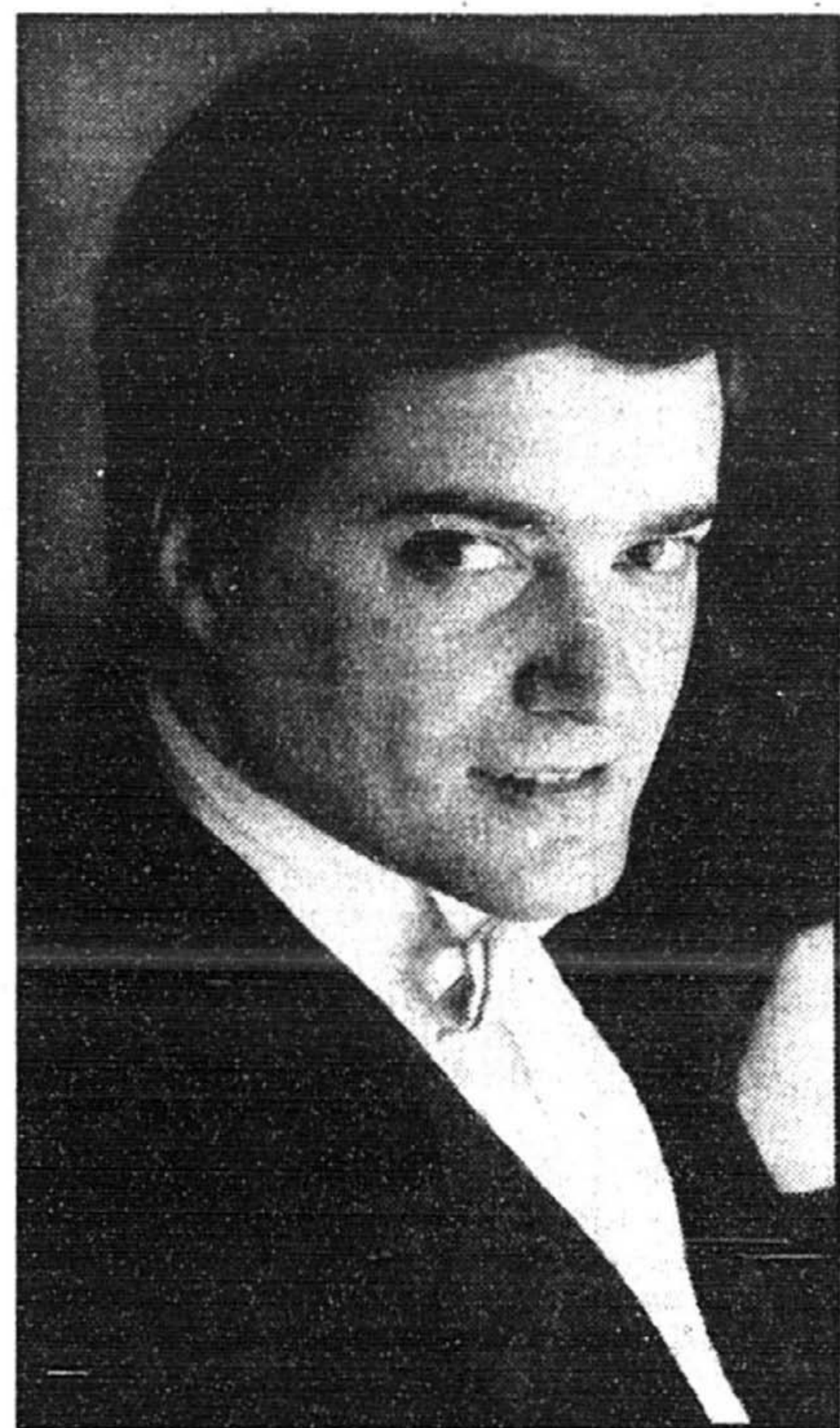
Le principal artisan de cette réussite est le jeune chef Jacques Lacombe. Le chœur est ici presque continuellement présent et Lacombe, dirigeant encore une fois de mémoire, obtint de sa formation chorale constituée d'amateurs un engagement total, particulièrement dans les séquences requérant éclat et puissance. Il anima du même souffle l'orchestre et encadra parfaitement les trois solistes, tous impeccables de voix et de style.

Dans le Fauré qui ouvrait le concert (la suite de *Pelléas et Mélisande*, quatre ans avant l'opéra de Debussy), sonorité française et délicatesse d'expression étaient celles d'un grand orchestre et d'un grand chef.

La nouvelle pièce d'André Prévoist est à oublier. Ces *Images d'un Festival* n'ont rien à voir avec ce que nous vivons à Lanaudière depuis quinze ans. Au départ, le texte est d'une incroyable platitude: trois fois le mot «joie» dans quatre paragraphes et, comme phrase finale, «Voici la saison au pas musical de nos amours...!» Prévoist aurait dû refuser de mettre en musique pareilles naïvetés. Le chœur chante heureusement beaucoup de «la, la, la, la» qu'enterrent les percussions. Le Festival de Lanaudière, qui a commandé la chose, a visiblement de l'argent à jeter par les fenêtres.

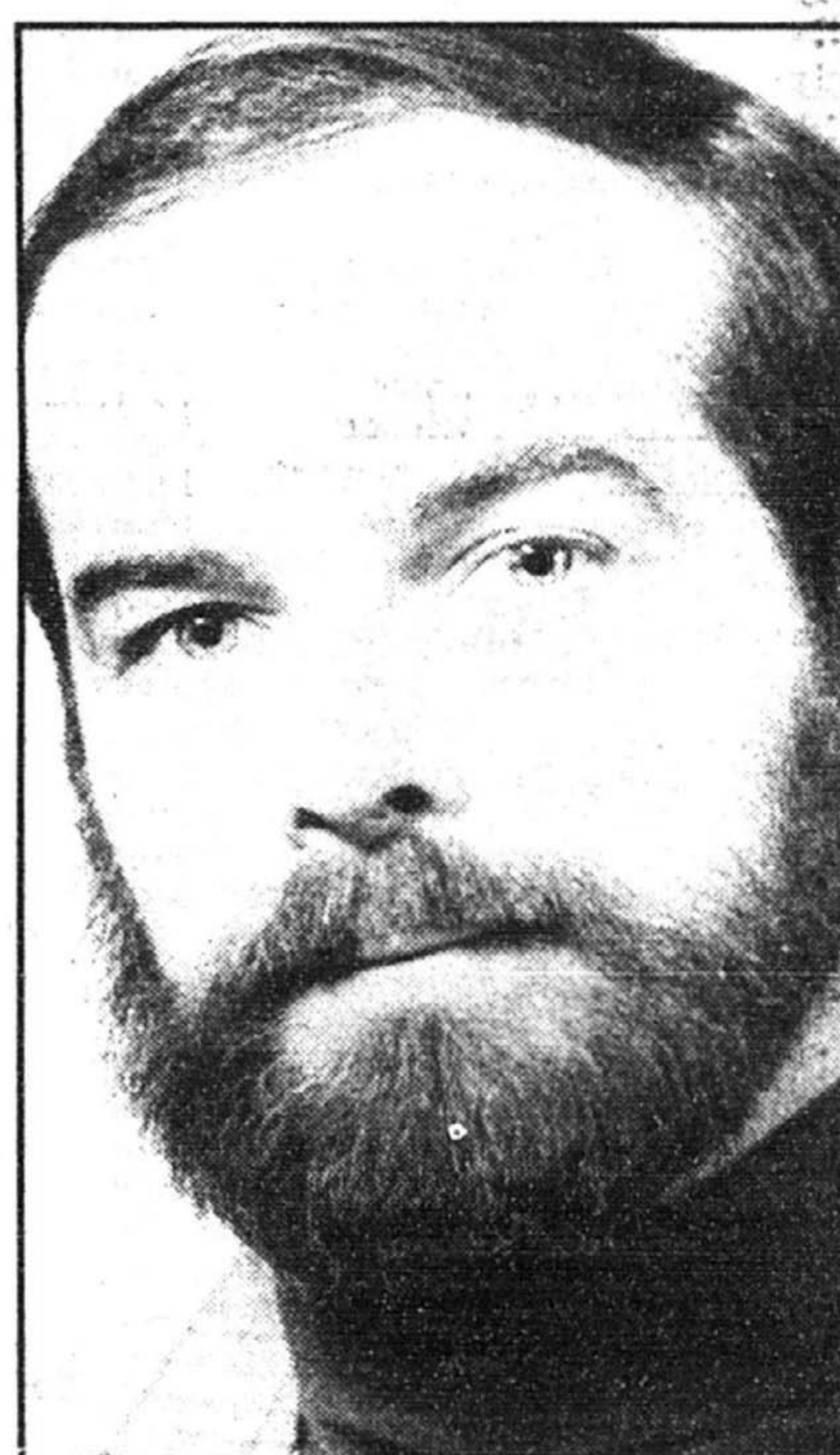
ORCHESTRE DU FESTIVAL, Choeur de Lanaudière et Chanteurs de la Place Bourget, Donna Brown, soprano, Richard Croft, ténor, Gaëtan Laperrière, baryton. Chef invité: Jacques Lacombe. Vendredi soir, Amphithéâtre de Lanaudière. Dans le cadre du Festival international de Lanaudière. (Radiodiffusion: CBF-FM, 21 juillet, 20 h.)

Programme
Suite de concert de *Pelléas et Mélisande*, musique de scène, op. 80 (1898) — Fauré
Images d'un Festival, avec chœur et baryton (1993) (création) — Prévoist
Grande Messe solennelle de sainte Cécile, pour soprano, ténor, baryton, chœur, orgue et orchestre (1855) — Gounod



Jacques Lacombe, chef invité

Gaëtan Laperrière, baryton



Louis Lortie



Lyle Mays

Grossmann et Armenian à l'Orchestre Mondial

CLAUDE GINGRAS

■ Agnes Grossmann et son mari Raffi Armenian ont accepté de remplacer le chef norvégien Ole Kristian Ruud à la direction des sessions québécoises de l'Orchestre Mondial des Jeunes Musicales, qui viennent de s'ouvrir. La Fondation sherbrookoise pour la Musique, l'organisme responsable du séjour ici de l'orchestre de 105 musiciens, indique que M. Ruud est au repos complet à la suite d'une récente intervention chirurgicale.

Mme Grossmann et M. Armenian se partageront donc la préparation de l'orchestre ainsi que la direction des quatre concerts donnés sur le territoire québécois; ils seront secondés dans leur travail par Marc David, chef de l'Orchestre Symphonique de Sherbrooke, qui dirigera le dernier concert, à Lennoxville (près de Sherbrooke) le 27 juillet.

Les deux premiers concerts, à Sherbrooke le 21 juillet et à Québec le 22, seront dirigés par Mme Grossmann. M. Armenian s'est vu confier le concert de Montréal, salle Maisonneuve, le 26.

Le pianiste Richard Raymond sera le soliste des quatre concerts. Il jouera le Concerto de Grieg à Sherbrooke et à Québec et le troisième Concerto de Rachmaninov à Montréal et à Lennoxville.

JUILLET QUITTE L'OSM

■ Chantal Juillet, co-violon-solo à l'Orchestre Symphonique de Montréal, prendra un congé sabbatique d'un an à compter de la saison qui débute en septembre. Elle s'installera à Londres. On ignore, pour l'instant, qui la remplacera à l'OSM.

LORTIE À ST-IRÉNÉE?

■ Une rumeur circule à l'effet que Louis Lortie soit nommé di-

recteur artistique du Domaine

Forget, à Saint-Irénée. Sans confirmer, l'intéressé indique que François Bernier, l'âme dirigeante du Domaine, décédé l'hiver dernier, avait exprimé le souhait que son jeune collègue prenne sa succession.

Pour l'instant, Lortie termine son intégrale Tchaïkovsky à «Mozart Plus». Immédiatement après, il ira jouer le premier Concerto de Liszt au Hollywood Bowl. Amateur de jazz, il est allé entendre Lyle Mays au Spectrum. «Quel musicien extraordinaire! S'il revient à Montréal, je lui prêterai mon Steinway», dit-il.

L'OPÉRA DU «MET»

■ La nouvelle saison des radiodiffusions en direct du Metropolitan Opera de New York, le samedi après-midi à Radio-Canada, s'ouvrira le 11 décembre avec une oeuvre peu connue, *Rusalka*, de Dvorak. Dans le premier rôle: Gabriela Benackova. D'ici là, l'émission *L'Opéra du samedi* fait entendre des enregistrements, commerciaux ou «live». Le 11 septembre, on entendra *Le Prix*, de Jacques Hétu et Yves Beauchemin, enregistré à la création, le 30 mars. La publicité de

Radio-Canada donne comme orchestre I Musici de Montréal. Cela est inexact. Les instrumentistes des Musici (il s'agit exclusivement de cordes) furent engagés pour cette présentation, mais sans le nom. L'orchestre comprend aussi des vents et il était anonyme.

DECKER TOUJOURS ACTIF

■ Franz-Paul Decker, l'ancien chef de l'OSM, a conservé sa résidence à Montréal et y vient régulièrement, entre ses engagements, presque tous à l'étranger maintenant. Il a entrepris une intégrale Mahler répartie sur quatre ans à la Philharmonica du Teatro Colon de Buenos Aires, a été approché pour reprendre la direction de l'Orchestre de Barcelone, dirige en Australie et en Nouvelle-Zélande et fera cet été deux concerts au Festival de Ravinia, près de Chicago.

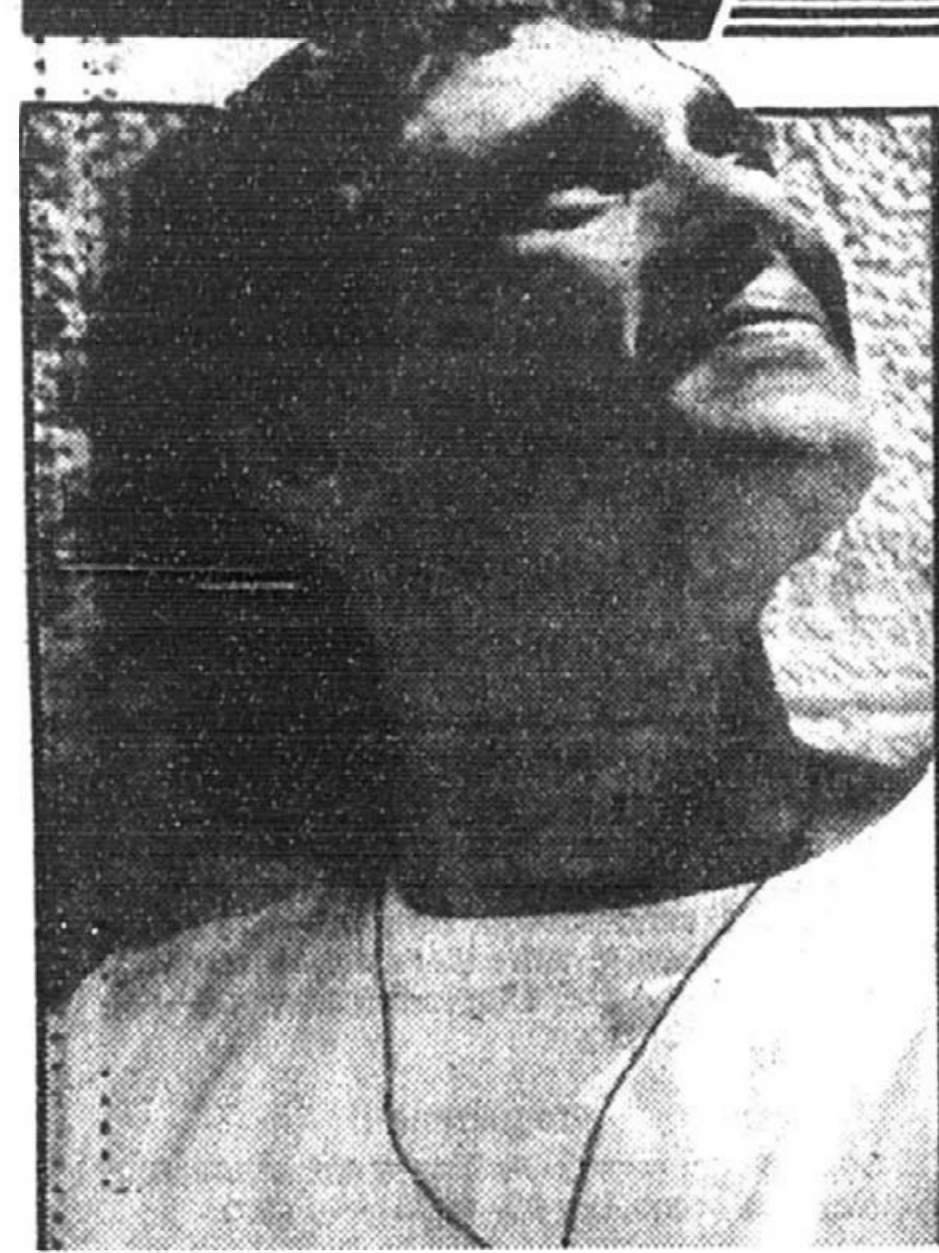
BARIL AVEC ANGELE

■ C'est avec la pianiste Louise-Andrée Baril, remplaçant Dale Bartlett indisposé, que la violoniste Angèle Dubeau donnera son récital de sonates de compositeurs québécois au Festival de Lanaudière le 26 juillet. Elle y fera notamment la création d'une oeuvre de Rachel Laurin.

MARIE-THÉRÈSE PAQUIN

■ Marie-Thérèse Paquin a célébré dimanche dernier, le 4 juillet, son 88^e anniversaire de naissance. Celle qui fut longtemps pianiste d'orchestre à l'OSM et répétitrice et accompagnatrice de nombreux chanteurs a été atteinte il y a quelques années d'une paralysie partielle. Elle est dans un fauteuil roulant et vit dans un foyer pour personnes âgées à Oka. Ses amis et anciens élèves la visitent régulièrement. Parmi ces récents visiteurs, mentionnons sa vieille amie Suzanne Danco, de passage ici comme juge du Concours de chant.

Festival de jazz



Safy Boutella Artiste-phare d'une Algérie déchirée

ALAIN BRUNET

■ Au fil des dernières décennies, des centaines de milliers d'Algériens sont devenus apatrides, confinés à leurs bulles d'immigrants, balottés entre leurs valeurs ancestrales et ce qu'ils sont devenus ailleurs en Occident — par nécessité politico-économique comme on le sait.

En s'installant ailleurs, les Algériens de la diaspora ne sont pas d'emblée devenus citoyens du monde...

Ce n'est pas le cas de Safy Boutella, artiste-phare d'une Algérie déchirée entre l'échec de sa modernité post-révolutionnaire et la montée d'un intégrisme islamique qui clame désormais une certaine « pureté » idéologique et spirituelle.

Le claviériste et compositeur se produisait hier sur une scène extérieure du FIJM (Tropiques Ultramar), faisant découvrir aux festivaliers une « algérianité » d'ouverture, aux antipodes du conformisme.

On doit à Safy Boutella la conception musicale et la réalisation du *Kutche*, un album crucial qui fit connaître à l'Occident l'incandescent Khaled — consacré « roi du raï » depuis lors.

Fils d'un militaire de carrière, Safy Boutella n'a pas connu une enfance algérienne normale, ayant vécu en Europe et même en Chine populaire — ceci dû aux nombreuses missions du paternel. Confronté aux mœurs culturelles ayant marqué les migrations familiales, féru de jazz et de rock, Boutella décidait de faire carrière en musique. Au milieu des années 70, il s'inscrivait à la fameuse Berklee School of Music (Boston), d'où tant de professionnels du jazz sont issus.

Rapidement, Safy Boutella réalisait qu'il ne serait pas un athlète de l'instrument — « Lorsque je voyais ces jeunes pianistes de 16 ou 17 ans manifester tant d'aptitudes techniques, j'étais vert, se rappelle-t-il.

« J'aurais voulu jouer mieux, convient-il, mais j'ai fini par évacuer cette frustration en me rendant compte que je composais quelque chose d'original. Un de mes professeurs, le célèbre Michael Gibbs, m'avait alors encouragé à développer mon propre langage. Un langage qui m'appartiendrait et que je pourrais revendiquer totalement. »

Désireux d'exploiter un nouveau territoire culturel algérien sans sous-estimer son « arabité », Boutella s'est mis à la tâche. Sa musique puiserait certes dans le jazz et ses émanations « fusion », mais encore exhalerait-elle le Maghreb, le désert, les côtes méditerranéennes de l'Afrique du Nord, les ruelles d'Alger, la casbah, les traditions ancestrales.

La lutherie de Safy Boutella serait évidemment à l'image de cette approche transculturelle: la lutherie occidentale se mêlerait aux instruments traditionnels maghrébins.

« J'ai toujours le souci de présenter une musique contemporaine, soutient-il. Mais il m'importe d'en faire ressortir les composantes algériennes, ne serait-ce que la réminiscence d'une culture qui est la mienne. »

Voilà de quoi procédait hier la mixtion de Safy Boutella, que l'on peut aussi découvrir sur l'excellent album *Mejnoun* — étiquette Indigo LBL, HM 83, en importation seulement.

Fin des années 70, le musicien rentrait en Algérie, pour s'y imposer comme l'un des chefs de file d'une approche musicale neuve, progressiste. Dix ans au pays, une trentaine de musiques de films, d'autres conçues pour le théâtre ou destinées aux enfants. Tout était à faire dans cette bouillonnante Algérie des années 80, tout était possible. Et puis... le bordel, les émeutes, la révolte des jeunes, le coup d'État de 91...

Est-il besoin d'ajouter que les protagonistes de la nouvelle culture algérienne en ont pris plein la gueule. Et que Safy Boutella, incapable de poursuivre sa démarche créatrice chez lui, en a pasablement souffert... et souffre encore. « Depuis au moins cinq ans, il ne se produit plus rien de neuf en Algérie », soupire-t-il, amer. Parce que contraint de s'expatrier à Paris afin de faire évoluer son langage compositionnel.

« J'ai parfois l'impression d'être nulle part. Ni en France, ni en Algérie », confie cet artiste que les puristes maghrébins ont encore peine à cataloguer. Et que dire des décideurs de la culture française, qui sont loin de lui ouvrir toutes grandes leurs portes. Artiste ouvert sur le monde, Boutella se voit aussi ballotté, malgré lui, entre ces incontournables étiquettes qu'on a peine à lui coller.

« Quand ils voient un animal comme moi, ils questionnent encore mon algérienité, explique le musicien. C'est un problème pour les autres... Moi, ça m'arrange. »

Cigarette, bière et p'tite pépée... un lait avec ça?



DANIEL LEMAY

■ La bière et le tabac sont deux vieux chums de brosse, on le sait. Toussotant et le foie un peu sensible, ça fait quand même plus de cent ans qu'ils frayaient ensemble dans les bars (enfumés), partout dans le monde. Le jazz, ils l'ont vu naître à la Nouvelle-Orléans, puis grandir à Chicago, et ils l'ont vu partir pour Paris.

La relation du lait avec le jazz est plus récente. Disons qu'elle remonte... à l'an dernier quand la Fédération des producteurs de lait du Québec s'est jointe aux commanditaires du Festival de jazz. Sans savoir vraiment...

« L'an dernier, nous cherchions notre place », me disait jeudi soir Claude Rivard, depuis sept ans président de la Fédération (12 500 membres). « Cette année, nous l'avons trouvée! En renforçant sa programmation de jour, le Festival nous a rapprochés de notre public-cible: la famille. » Et la Terrasse le Lait s'est fait une belle niche sur l'esplanade de la PdA. Belle visibilité, belle affluence — remplie solide, hier après-midi — et belles ventes: crème glacée, yogourt, lait frappé, chocolat, aromatisé. La musique, elle, y est toujours gratuite: *Shake my milk, baby!*

« Nous n'avons pas l'argent de du Maurier ou de Labatt mais nous sommes satisfaits de la notoriété que nous donne le Festival. » M. Rivard et ses collègues du Conseil d'administration ont fini la soirée au concert de Dave Brubeck et Gerry Mulligan, jeudi. Vachement sympa — « de la belle musique » — mais il fallait bien rentrer qui à Causapscal qui à Notre-Dame-du-Bon-Conseil. Rapport au train du lendemain matin.

La commandite compte pour 45 p. cent du budget du Festival de jazz (à peu près 7 millions). Si l'événement a pu naître sans les commanditaires, sa survie ne se conçoit plus sans eux. Imaginez le choc quand Alcan, l'an dernier, a annoncé qu'elle se retirait... Un trou de un million!

« En pleine période de récession, le défi était énorme de trouver un commanditaire principal », explique Jacques-André Dupont, le jeune vice-président marketing du Festival. « Un commanditaire principal prêt à mettre un million... Dans le milieu du marketing, tout le monde disait qu'on allait se planter. »

Ce qui n'a pas empêché J. A. Dupont de trouver un

million. Chez du Maurier, qui allait faire passer le Festival de l'âge de l'aluminium à celui du tabac: deux produits, deux approches. « Et deux cultures d'entreprise, ajoute Dupont. Alcan avait fait sa place au Festival et auprès du milieu, des médias et du public. Intégrer un nouveau commanditaire, surtout un gros, c'est une affaire sérieuse. Il faut lui donner la place qui lui revient sans apeurer ni vexer les autres partenaires. »

Non seulement Dupont n'a pas fait peur à ses partenaires — Labatt, un vétéran de sept ans, n'est pas farouche; Ultramar a pris plus de place, Diet Pepsi aussi; le Lait a « résigné » — mais il en a trouvé de nouveaux. Air Canada a remplacé Canadien comme transporteur officiel; dans un festival « international » comme celui-ci, l'avion s'avère un partenaire de première classe...

D'autres, plus petits, ont joint les rangs. Ainsi trouve-t-on sur le site la crème glacée « officielle » (Häagen-Dasz), l'eau « officielle » (Naya), et tout aussi officiels la vodka (Finlandia), les jeans (Lee Cooper) et même les chips (Hostess Frito-Lay). Cantel a mis plus de ressources dans Info Jazz tandis que la PdA, l'hôtel Méridien et le Complexe Desjardins continuent d'être de « proches » partenaires.

« Avec Montréal, nous nous sommes donné le joyau! »

Jean-Claude Torchia, le directeur du marketing de du Maurier, maniait presque de mots hier pour exprimer sa satisfaction. « Sensationnel! Au delà de toute attente! » Faut dire que du Maurier est bien tombée: pas une goutte de pluie, des records en masse, tout pour combler un commanditaire.

« Du Maurier connaît son affaire en commandite. La compagnie met 20 millions par année dans le golf, le tennis (bientôt à Larry) et le jazz; nous étions déjà aux festivals de Toronto, Halifax, Edmonton, Saskatoon et Vancouver. On arrive ici et la rue est pleine, la plus grosse rue de la deuxième ville du pays. Et en toute quiétude. »

Torchia a loué le professionnalisme et la « foi » des gens du Festival, qui ont livré plus que promis en affichage et en positionnement.

Oui, du Maurier sera là l'an prochain. Au jazz, il semble que la santé croît avec l'usage.

En renforçant sa programmation de jour, le Festival de jazz a rapproché les producteurs de lait de leur public-cible: la famille. Et leur «terrasse» s'est fait une belle niche sur l'esplanade de la PdA.

PHOTO LUC SIMON PERRAULT, La Presse.



Le Prix du Maurier à Chelsea Bridge

ALAIN BRUNET

■ Le quatuor Chelsea Bridge remportait hier le Prix de jazz du Maurier Ltée, destiné à la meilleure des dix formations canadiennes en lice à cette compétition du 14^e Festival international de jazz de Montréal.

Fondé il y a près de deux ans à Ottawa, Chelsea Bridge allie avantageusement l'héritage du jazz moderne à celui d'autres musiques indigènes ayant proliféré au cours de ce siècle sur ce continent. La résultante se veut tout à fait rafraîchissante, tout autant qu'irréprochable sur le plan technique.

Musiques country, celtique et autres

approches traditionnelles blanches se fondent ainsi dans le creuset foncièrement jazzy de ce quatuor étonnant, dont le nom évoque à la fois le titre d'un classique de Billy Strayhorn (l'alter ego de Duke Ellington)... et d'une petite municipalité située non loin d'Ottawa.

Le succès de Chelsea Bridge est attribuable non seulement à la singularité de ses architectures sonores, mais encore au scat très personnel de sa soliste.

« Lorsque je vivais à Toronto, se rappelle le saxophoniste Rob Frayne, fondateur du groupe, j'ai découvert Tena Palmer; elle avait une voix magnifique, d'autant plus qu'elle s'exécutait fort bien sur le pennywhistle. » Palmer, désormais résidente de Montréal, s'est d'ailleurs

méritée le Prix Socan pour sa composition *The Hills Of Loch Catherine*.

Suggérons l'achat immédiat de *Blues In A Sharp Sea*, premier album de Chelsea Bridge, disponible sur étiquette Unity.

Outre son incontournable trophée, le Prix de jazz du Maurier comprend une bourse de 5000 \$ et une apparition au concert de clôture du festival.

Par ailleurs, le Festival international de jazz de Montréal remettait son Prix Oscar-Person au saxophoniste Fraser MacPherson, de Vancouver, dont le style s'inscrit dans la lignée des plus doux souffleurs de ténor — Lester Young, Stan Getz, Zoot Sims... On sait que cette distinction vise à souligner l'apport considérable d'un artiste canadien au jazz.

Les Brits mènent un train d'enfer



ALAIN BRUNET

■ Les bardes Britanniques, invités à se produire à l'extérieur au quatorzième FIJM, sont parmi les innovateurs à avoir soufflé, mitraillé, bombardé les badauds d'authentiques trouvailles sonores.

Aventureuse de façon générale, la musique des Django Bates, Iain Ballamy, Billy Jenkins et Orphy Robinson a peut-être déstabilisé quelques contingents de badauds, mais a néanmoins séduit et piqué la curiosité de plusieurs jazzophiles.

D'excellents improvisateurs ont donc défilé sur la scène Diet Pepsi, qui boucle la boucle ce soir même avec l'ensemble du vibraphoniste Orphy Robinson.

Au terme de ces dix jours bien remplis (le terme est faible), un constat saute aux yeux: le jazz britannique n'est pas homogène, loin de là.

« Plusieurs noyaux différents travaillent indépendamment les uns des autres », expliquait le multi-instrumentiste et compositeur Django Bates, un peu plus tôt cette semaine.

« A Londres, les Jazz Warriors, un regroupement de jeunes jazzmen de couleur, ont fait découvrir des musiciens formidables comme le saxophoniste Courtney Pine, le vibraphoniste Orphy Robinson et mon propre bassiste, Michael Rodriguez. »

« On retrouve, d'autre part, une avant-garde vieillissante mais toujours vigoureuse, regroupant des vétérans comme le guitariste Derek Bailey, le contrebassiste Barry Guy, le batteur Tony Oxley, le bassiste Gavin Bryars, le saxophoniste Evan Parker et tous ces improvisateurs du collectif nommé Company. Le problème de ces musiciens, c'est qu'ils n'ont toujours pas d'impact... »

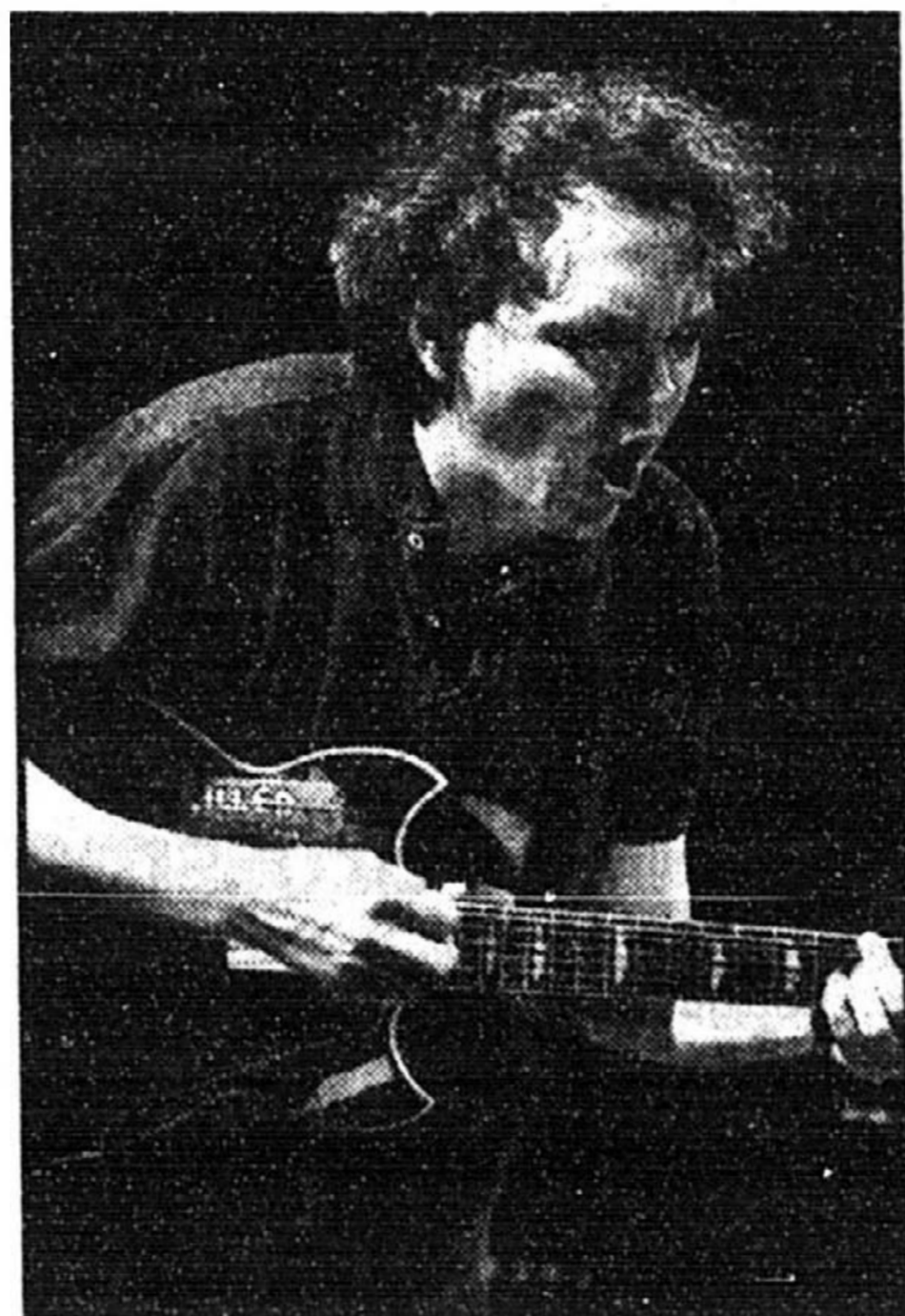
« Il y a aussi tout ce mouvement *new jazz swing* (rap, soul, R&B, jazz) qui provient d'un tout autre milieu et qui se veut plus populaire d'approche. D'autres improvisateurs, très nombreux, relisent les classiques du jazz comme cela se fait partout. Et il y a nous! »

Le corps et la caboche

Et comment décrire ce « nous » ?

« Personnellement, explique Django Bates, j'aime façonner une musique qui fait bouger le corps, mais qui représente aussi un challenge sur le plan de l'écriture. La musique doit atteindre la tête et les tripes. »

Le leader du groupe Humain Chain, qui fut également collaborateur de Earth Works, un groupe dirigé par le fameux batteur Bill Bruford, qui a dirigé le défunt big band Loose Tubes et l'actuel formation Delightful Precipices, est un véritable chef de file de la nouvelle musique improvisée au Royaume Uni.



Billy Jenkins

Django Bates est issu d'un milieu on ne peut plus favorable à la carrière musicale; son père, un authentique fan de musique, faisait jouer jazz, musiques sud-africaines, chants de l'Europe de l'Est sur la platine familiale. « Mon background était évidemment hors du commun », convient Bates.

On devine pourquoi ses parents l'ont nommé Django...

Et que ce multi-instrumentiste (claviers et *tenor horn*, genre de croisement entre le tuba et le cor) concocte une musique absolument originale, très dense, truffée de références diverses, de progressions harmoniques inhabituelles et de changements rythmiques pour le moins complexes, pigeant à la fois dans le jazz progressif des années 70, dans la musique contemporaine de souche européenne et dans le jazz moderne.

Django Bates compte lancer prochainement un album sur la très valable étiquette allemande JMT.

Noirs et Blancs en couleurs

Comme c'est le cas dans toutes les capitales que l'on dit candide multiculturelles (souvent à tort et à travers), le rapport inter-racial n'est pas toujours évident entre musiciens londoniens issus des différentes communautés. Il y a un jazz noir et un jazz blanc à Londres. Et il y a aussi un jazz mixte.

« La mixité est un phénomène progressif, croît Bates. J'ai grandi à South London dans une école dont la clientèle était multiraciale. Lorsque j'ai commencé à faire du jazz et formé des groupes, j'ai essayé de convaincre des musiciens noirs de travailler avec moi; la plupart d'entre eux à l'époque, ne semblaient pas intéressés au jazz. Ils ont fait, par la suite, leur propre cheminement en ce sens. »



Iain Ballamy

Le saxophoniste Iain Ballamy croit pour sa part qu'il ne faut pas brusquer les choses.

« Nous sommes ce que nous sommes. Il ne faut surtout pas chercher à être Noir puisque nous ne le sommes pas. Nous sommes aussi Européens, nous ne faisons pas un jazz de New-yorkais. Jouer comme eux, de toute façon, sonnerait complètement faux. »

Sideman recherché (il a même participé au fameux big band de feu Gil Evans, sans compter le Earth Works de Bill Bruford), Ballamy peut se targuer d'être un des meilleurs souffleurs de saxo au Royaume-Uni, tant sur le ténor que sur l'alto ou le soprano.

On sait que sa propre musique, véhiculée par le groupe Balloon Man, était aussi présentée au festival cette semaine. « Ma musique est plus « normale » que celle de Django Bates, plus proche du jazz, pense Iain Ballamy. Mon écriture, je dirais, n'est pas aussi frénétique que la sienne. C'est pas voulu, ça sort comme ça! »

Les fréquences du guitariste Billy Jenkins, joyeux tricoteur s'il en est un, sortent tout autrement. Empreint d'humour, ne négligeant point le challenge orchestral, ce langage renvoie autant au jazz qu'à un funk vachement déconstruit. Sur scène, le guitariste peut faire des folies, comme par exemple stopper l'exécution de son band lorsque le feu de circulation (à l'angle de Saint-Urbain et Sainte-Catherine) tombe rouge! Capoté, ce Jenkins. Et tout autant compétent.

On boucle la boucle ce soir avec Orphy Robinson, un vibraphoniste qui a su donner une direction originale à son quatuor. L'héritage du jazz moderne déteint sur cet artiste accompli, qui sait aussi rendre compte de l'expérience européenne en musique improvisée.

AUJOURD'HUI

- MIDI Les brunches du festival MOMENT'S NOTICE Terrasse Air Canada Gratuit
- MIDI Les Mídia Le Lait DIXIEBAND Terrasse Le Lait Gratuit
- MIDI Les Mídia Complexe Desjardins GROUPE SARI DAJANI Place du Complexe Desjardins (int.) Gratuit
- 13h00 Les Mídia Le Lait SAROUMBON Terrasse Le Lait Gratuit
- 14h00 LA PETITE ÉCOLE DU JAZZ Place du Complexe Desjardins (int.) Gratuit
- 14h00 Les Rendez-vous Du Maurier Ltée MOMENT'S NOTICE Place du Maurier Ltée Gratuit
- 15h00 Les Week-ends Diet Pepsi JEAN-PIERRE ZANELLA SEPTET Scène Diet Pepsi Gratuit
- 15h00 Les après-midi du festival SAROUMBON Terrasse Air Canada Gratuit
- 15h30 LA PETITE ÉCOLE DU JAZZ Place du Complexe Desjardins (int.) Gratuit
- 16h00 Les Spectacles Du Maurier Ltée LA BOTTINE SOURIANTE AVEC LE KLEZMER CONSERVATORY BAND Scène du Maurier Ltée Gratuit
- 17h00 Les 5 à 7 Le Lait STREETNIX Terrasse Le Lait Gratuit
- 17h00 Les après-midi du festival SWEET DIXIE Terrasse Air Canada Gratuit
- 18h00 Les Spectacles Du Maurier Ltée LA BOTTINE SOURIANTE AVEC LE KLEZMER CONSERVATORY BAND Scène du Maurier Ltée Gratuit
- 19h00 Les Rendez-vous Du Maurier Ltée VERN ISAAC BIG BAND Place du Maurier Ltée Gratuit
- 19h00 Les bruyantes du festival BLOCO LDL Terrasse Air Canada Gratuit
- 19h00 Concerts Ultramar PETE MAGADINI QUINTET Amphithéâtre Ultramar Gratuit
- 20h00 Les Spectacles Diet Pepsi TRICYCLE Scène Diet Pepsi Gratuit
- 20h00 Les Spectacles Bleu Légère THE IGUANAS Scène Bleu Légère Gratuit
- 20h00 Québec Blues SYLVIE PERON Scène Labatt Blues Gratuit
- 21h00 Concerts Étoiles Du Maurier Ltée THE PEOPLE'S GOSPEL CHOIR OF MONTREAL Scène du Maurier Ltée Gratuit
- 21h00 Tropiques Ultramar PAULO RAMOS BAND Amphithéâtre Ultramar Gratuit
- 22h00 Les Spectacles Bleu Légère THE IGUANAS Scène Bleu Légère Gratuit
- 22h00 Les Spectacles Labatt Blues MAURICE JOHN VAUGHN Scène Labatt Blues Gratuit
- 22h30 Concerts Diet Pepsi ORPHY ROBINSON QUARTET Scène Diet Pepsi Gratuit
- 23h00 Tropiques Ultramar PAULO RAMOS BAND Amphithéâtre Ultramar Gratuit
- 23h30 Québec blues en reprise SYLVIE PERON Le Grand Café Gratuit
- 23h30 Montréal Jazz Du Maurier Ltée GUY MADON ET LA POLLUTION DES SONS Place du Maurier Ltée Gratuit
- MINUIT Les spectacles Labatt Blues dans le nuit Party de clôture MAURICE JOHN VAUGHN / THE IGUANAS Spectrum de Montréal Gratuit

Francine Grimaldi

collaboration spéciale

Le blues des fins de festival

J'ai hais les fins de festivals. Ça me rend toute nostalgique rien qu'à l'idée qu'il va falloir attendre un an avant qu'il ne recommence. Ce soir je vais aller m'étourdir et danser au Spectrum où tous les survivants du Festival international de Jazz de Montréal se retrouveront dans un joyeux party d'adieu.

Alain Simard et André Ménard, les deux grands bonzes et du Festival de Jazz et des FrancoFolies de Montréal, partiront demain pour les FrancoFolies de La Rochelle rejoindre leur ami et partenaire français Jean-Louis Foulquier, avec leur précieuse directrice des communications, l'irremplaçable Caroline Jamet, ainsi que les invités québécois qui s'y produiront entre le 13 et le 18 juillet. Soit Dan Bigras, Michel Rivard, Mario Chenart, Tézé Montcalm, Daniel Bélanger, Dédé Traké, les Co-Locs et Louise Forestier.

À La Rochelle, on retrouvera la sexubérante nymphette française Vanessa Paradis, le pacifique Michel Fugain, le pathétique (mais unique) Serge Reggiani, et la plus grande légende vivante de France (avec Charles Trenet): Johnny Halliday, jeudi soir, dans un concert au titre prometteur de *Retiens ta nuit...* Ça fait rêver, non?

Je me souviens des folles nuits chaudes et magiques des FrancoFolies sous les étoiles, à La Rochelle, l'été dernier. Halliday arrivera-t-il à créer une magie comparable à celle de la *Nuit des soleils* de Jacques Higelin? L'esplanade Saint-Jean d'Acres était bondée de spectateurs, chacun tenant à la main un «soleil» fraîchement cueilli...

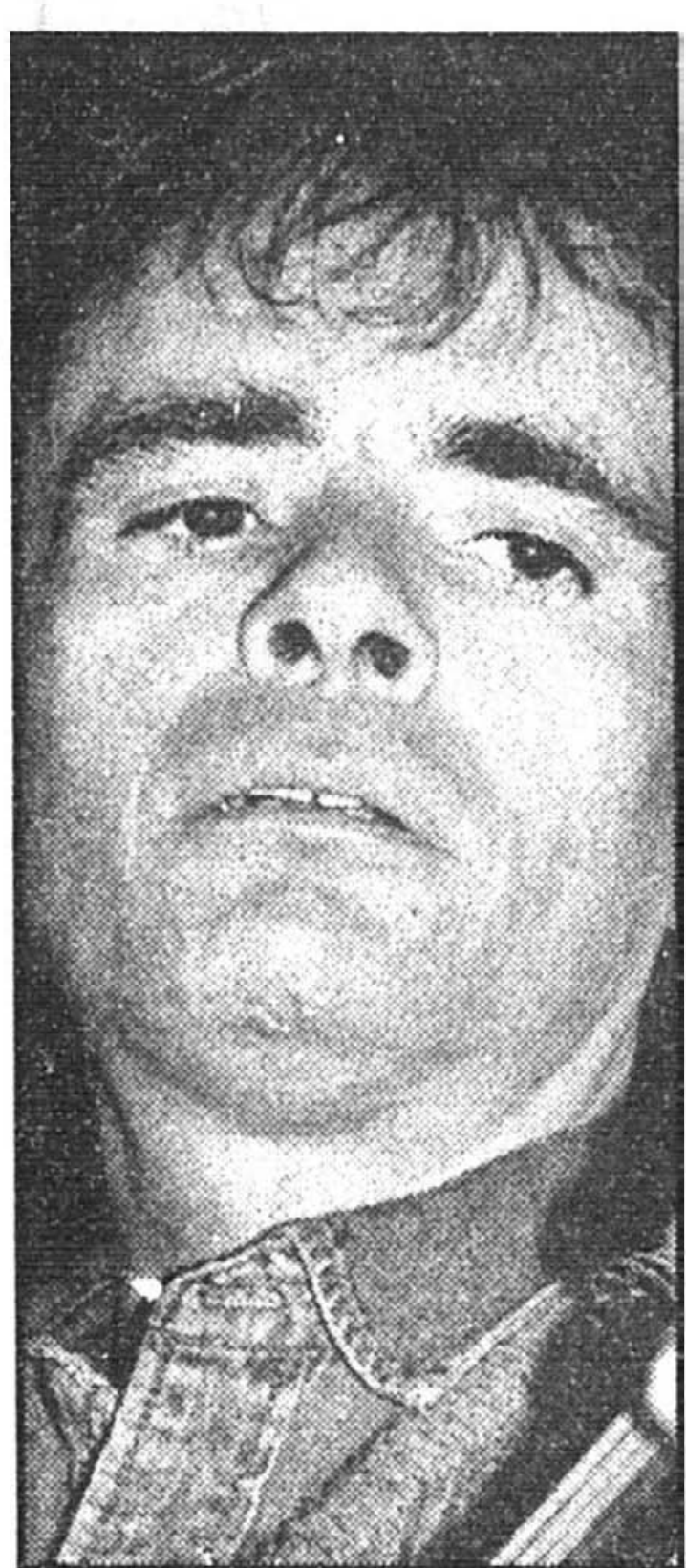
Ce que j'aime des FrancoFolies de La Rochelle, en plus de l'environnement, c'est que il y a un noyau, un cœur, à ce festival et c'est le «village des artistes». C'est là qu'on se retrouve avant, pendant et après les spectacles. Foulquier est omniprésent, infatigable, souriant et fier de «ses enfants». Higelin chantant et jouant du piano jusqu'à l'aube, avec Dan Bigras, les Polyphonies Corses et la Bande Magnetik! Magique! Avant d'aller se coucher, nous passions par la plage pour voir le soleil se lever. Magique... Comme les Francofolies de Montréal ont lieu en décembre, il n'y a pas de comparaison possible à faire, sauf dans la programmation.

LA ROCHELLE EN QUÉBEC

À bas la nostalgie. Je ne peux pas aller à La Rochelle mais c'est comme si La Rochelle venait à moi... à Québec. Parce que je travaille à la radio d'État tous les vendredis soirs en direct de Québec, ça me donne la chance de profiter des fins de semaines du Festival international d'été de Québec. Ce n'est pas la Super-Francofête, c'est plus que ça. Avec non seulement des vedettes de toute la francophonie mais aussi des artistes d'Afrique du Sud comme Johnny Clegg, le quatuor Aurnyn d'Allemagne, le jeune pianiste Olli Mustonen de Finlande, Cesaria Evora (la Amalia Rodriguez du Cap Vert, qui en passant donnera demain à Montréal, une conférence de presse en cap-verdien; elle ne parle pas d'autre langue, paraît-il, mais son mari lui sert d'interprète), le jazzman Chucho Valdés de Cuba, The Nits des Pays-Bas (un quintette souvent comparé à XTC), le père du blues en Angleterre, John Mayall, et Jordi Savall, le gambiste de *Tous les matins du monde*, avec son ensemble Hesperion XX d'Espagne!

Avec 14 pays et 5 provinces représentés, ça fait un beau gros festival multiculturel! Alors pour quelqu'un atteint de festivalite aiguë comme moi, entre le Jazz et le Rire, il y a Québec. Il y a aussi Drummondville en passant! Comme Toronto qui s'allume momentanément pendant le Festival de Festivals de cinéma, Drummondville vibre et s'anime une fois l'an: pendant le Festival mondial de folklore. Là il y a de l'atmosphère! Les échanges fraternels entre Arabes, Turcs, Juifs, Chinois, Russes, Allemands, Espagnols, etc., ça me scie!

On se plaît à croire à la paix dans le monde en voyant ces milliers de danseurs et musiciens du monde entier, réunis dans une sorte de tour de Babel où personne ne parle la même langue. Et pourtant, ils s'entendent. La musique n'a pas de frontière et l'on constate que nous avons tous des affinités, des ressemblances dans la culture des uns et des autres. C'est beau de les voir comparer leurs instruments et leurs pas de danse, se promener côte à côte l'après-midi à bicyclette, danser ensemble, toutes nationalités confondues, après le travail. Et je ne parle pas des



Nicolas Peyrac

histoires d'amours (impossibles?) qui prennent naissance à Drummondville. Rien qu'à voir le nombre de jeunes qui fondent en larmes le jour du départ, ça ne trompe pas.

UN BIJOU D'AFFICHE

Bravo à Pierre Gagné, graphiste de Québec qui travaille chez Cossette, qui a réussi à créer une affiche officielle encore plus belle que d'habitude. C'est sa cinquième pour le Festival d'été de Québec. Il mériterait un Grand Prix. L'an dernier son affiche du festival a remporté la Palme de Bronze de Graphisme Québec et l'Argent à Toronto dans le cadre du concours d'affiches du Studio Magazine. Cette fois il est mûr pour l'Or! C'est une véritable invitation à la fête que cette affiche, qu'il a conçue, précise-t-il, avec Ghyslaine Martineau et Sylvie Bernard. Des couleurs torrides, vibrantes, du bon graphisme, un genre de mosaïque représentant les arts de la rue, la musique classique et populaire. Un bijou. Merci.

BIENVENUE CHEZ NOUS!

Sans tambour ni trompette — il s'accompagne lui-même au piano et à la guitare! — Nicolas Peyrac chante à Québec en concert acoustique, on ne peut plus intimiste, au Tango. Je crois que c'est le plus petit bistro de la ville! Et il jubile: «J'avais envie d'être seul, sans la grosse machine du vedettariat, les répétitions avec orchestre et tout. Ici je suis nez-à-nez avec le public, sans support, sans enveloppe. C'est bon. C'est bon d'être au Québec aussi, tellement que je puis bien vous le confier maintenant, je viens d'être reçu résident canadien. Ça fait des années que j'y pense, que j'en rêve. C'est français ici et puis j'en ai marre d'entendre plus d'anglais que de français à la radio en France. Après Québec je vais aux Îles-de-la-Madeleine et en tournée en Gaspésie, ensuite je vais collaborer au Festival de la chanson de Granby. D'ici-là, je serai installé à Montréal. Ma fiancée, qui est aussi acceptée comme résidente canadienne, arrivera en août et nous pendrons la crémaillère.»

Bienvenue au Québec, M. Peyrac...

CHANGEMENT DE TROTTOIR

L'animatrice Marie-Christine Trottier est en vacances — façon de parler quand on a deux enfants en très bas âge — et elle accompagnera son mari Michel Rivard aux FrancoFolies de La Rochelle. Elle ne reviendra pas sur les ondes de Radio-Québec la saison prochaine. Elle change de trottoir en passant à TV5 pour animer un nouveau show où elle aura une chronique culturelle de 15 minutes...

RECTIFICATIF

Mercredi je vous annonçais le tournage d'un court métrage de Jean-Marc Vallée — *Les Fleurs magiques* — avec Geneviève Rioux, qui devrait être suivi du tournage de son long métrage *Liste Noire*, avec la même équipe. En ce qui concerne *Liste Noire*, la SOGIC a accepté de lui accorder le financement et le producteur Marcel Giroux attend la réponse définitive de Téléfilm Canada. Le scénario est de Sylvain Guy (et non Guy Sylvain)... En ce qui concerne *Les Fleurs magiques*, ce n'est pas M. Giroux qui le produit même s'il suit le tournage de près, mais plutôt Jean-Marc Vallée qui en est le scénariste-réalisateur et producteur! Voilà...

Sur ce, bon dimanche.

Les uns et les autres

La vie d'artiste!

Ils se connaissent depuis toujours. Originaires de l'Anjou tous les deux, ils sont nés la même année et sont arrivés à Paris pratiquement au même moment. Jean Carmet et Daniel Gélin n'ont jamais eu la langue dans leur poche. Témoin, cette discussion à bâtons rompus sur la vie d'artiste qu'ils ont eue pour le compte du magazine *Studio*.

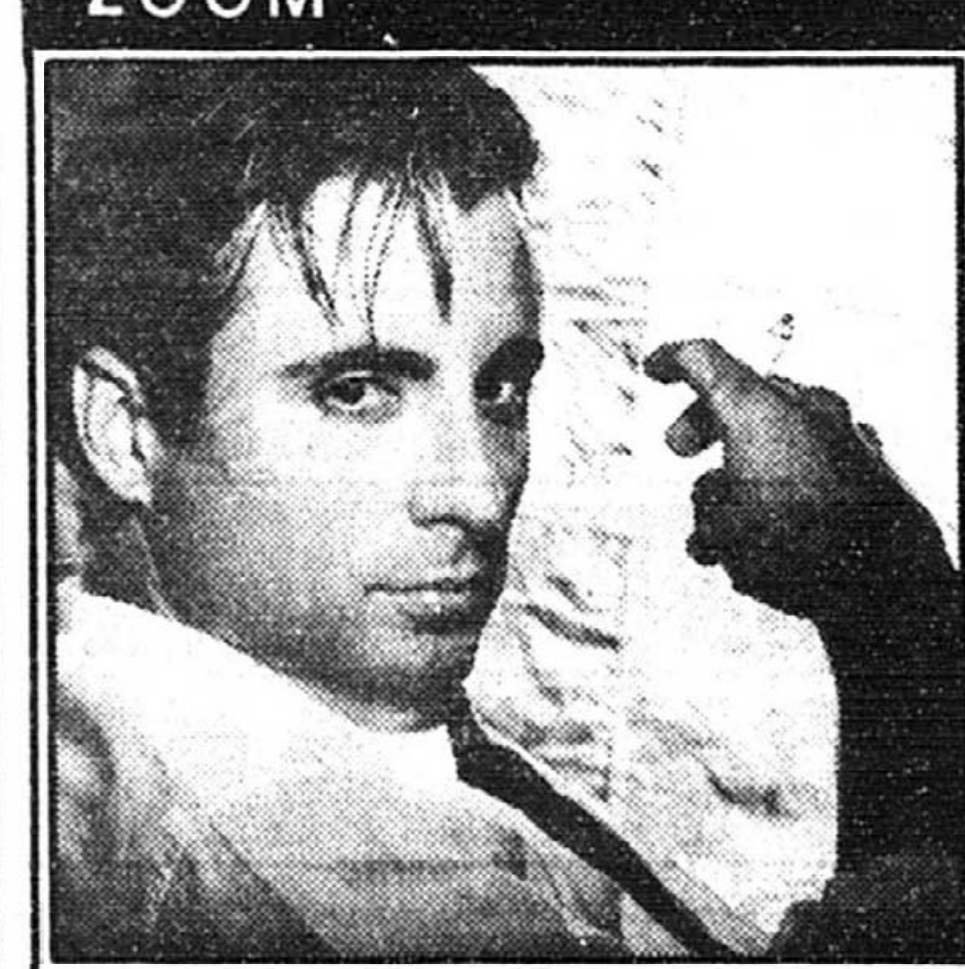
Daniel Gélin: Je ne suis pas très fidèle en amitié mais avec Jean, c'est un peu plus fort que ça. Cela vient de nos origines terriennes. Comme on disait à l'époque: «Quelqu'un qui vient de province, vient de la bonne terre!»

Jean Carmet: J'aime assez que les acteurs aient des origines... agricoles! Le travail d'un rôle, c'est un peu comme l'assemblage d'un vin, et la maturité d'un acteur, c'est un peu la maturité d'un cep. On peut être mûr à trois ans et perdre son feuillage à cinq ans comme les enfants prodiges. Et puis, on peut garder son feuillage toute sa vie et avoir de très belles feuilles jaunes... C'est ça, les acteurs.

— Vous avez rencontré de grandes actrices tout au long de vos carrières?
Daniel Gélin: On est forcément tombés amoureux d'elles! Vu ma position de jeune premier, je me suis retrouvé dans le lit d'un nombre impressionnant d'actrices. J'étais connu pour être l'acteur horizontal. J'étais sans arrêt dans un lit... On a beau se dire que l'on joue, parfois, en embrassant certaines actrices, il se passait forcément quelque chose! Mais pour ne pas avoir d'emmerdes, je préférais avoir une aventure avec la doublure plutôt qu'avec la vedette! (Rires)...

Jean Carmet: Au début, j'avais une carrière en dents de scie. Un jour, j'avais un rôle, le lendemain, je disparaissais. J'avais le goût de la fuite, j'aimais rompre les amarres. Ma longue carrière n'est vérifiable qu'à travers les fiches de la sécurité sociale. Pour moi, en fait, les choses se sont véritablement décidées à partir du *Grand*

ZOOM



Andy Garcia

«J'ai connu le rejet, souvent de manière très brutale. J'ai végété sept ans à Hollywood avant de décrocher mon premier film, *Un été pourri*, en 1985. J'ai plein d'histoires horribles à raconter et pas mal de choses à dire sur le racisme. Le premier agent que j'ai rencontré en arrivant à Hollywood m'a dit qu'il acceptait de me représenter à condition que je change mes dents, ma coiffure et que je perde mon accent! J'avais vingt et un ans et je suis resté plusieurs mois au chômage parce que je refusais des films où je devais dire *Encore un peu de café?* ou *Voici l'addition!*»

Première

LES MOTS

MANGER LES PISSENLITS PAR LA RACINE

— Être mort et enterré. Une mazariade chante:

Point n'est de petits profits. Pourquoi prendre médecine? Prêt à glisser de son lit Dans le champ de pissenlits Qu'on mange par la racine. Monseigneur... Bon appétit! Jules Mazarin, ministre, est mort le 9 mars 1661.

Pop-corn

Le magazine *Rolling Stone* a demandé à des personnalités leur film et leur livre préférés. Voici quelques réponses:

- Neil Jordan, réalisateur de *The Crying Game*: *Intolérance* de D. W. Griffith et *Alice au pays des merveilles* de Lewis Carroll.
- Drew Barrymore, héroïne de «E.T.»: *La Belle et la Bête* de Jean Cocteau et *Le petit Prince* d'Antoine de Saint-Exupéry.
- Jean-Claude Van Damme: *The Killer* de John Woo (avec qui il va tourner prochainement) et *Papillon* d'Henri Charrière.

L'ennui total!

L'Institut américain de l'ennui, dont le siège social est situé à Maplewood, dans le New Jersey, a dressé la liste des dix activités ou choses les plus ennuyeuses au monde.

1. Faire la queue (n'importe où)
2. Faire la lessive
3. Voyager sur les autoroutes de ceinture
4. Les meetings
5. Les régimes amaigrissants
6. L'exercice physique
7. Les noces
8. Faire le ménage
9. Les débats politiques
10. Les annonces dans le courrier



Jean Carmet

Daniel Gélin

blond avec une chaussure noire en 75. Je me considère donc comme un très jeune comédien!

Daniel Gélin: Moi, j'ai fait l'essentiel de ma carrière avant les années soixante. C'est pourquoi j'ai été particulièrement visé par le terrorisme facile de la Nouvelle Vague... Avec François Périer ou Serge Reggiani, on a pâti de cette mise à l'écart...

Jean Carmet: Moi, je ne me suis jamais demandé si on voulait ou pas de moi. Généralement, quand j'ai vraiment eu envie d'une rencontre ou d'un film, cela a toujours fini par arriver... Mais il y a des matins où je ferme les fenêtres en pensant: «Demain, il fera jour.» Je m'astreins à une nuit totale qui peut durer un mois. J'ai des réserves, je peux hiberner. Je peux m'imposer un silence total.

Daniel Gélin: Les réalisateurs nous demandent d'exister un peu plus, mais ils ne savent pas nous le dire. Ils ne

connaissent pas notre cheminement intérieur.

Jean Carmet: Il faut aussi faire très attention à l'acteur qui pleure, car c'est le piège du sentiment. Un comédien doit faire pleurer, tant pis s'il ne pleure pas... Rien n'est plus douteux que l'émotion. On est souvent ému pour se faire remarquer...

Daniel Gélin: J'ai eu à lutter contre ça car j'ai le même problème que Maria Casarès, je pleure tout le temps. De joie comme de tristesse... C'est passionnant de se connaître. Un type qui se trompe sur lui-même, c'est grave. Il y a beaucoup de grands acteurs qui se sont trompés de carrière ou de destin d'artiste.

Jean Carmet: Il ne faut pas obligatoirement faire ce que l'on a envie de faire parce que l'on est souvent mauvais juge. Il faut faire ce que les autres ont envie de vous voir faire...

À terre, la fierté!

Charles Bronson était tout fier de voir sa fille de 21 ans, *Zuleika*, participer à un concours hippique, jusqu'à ce que la cavalière et son cheval fassent soudain la culbute en arrivant sur un obstacle. Affolé, l'acteur se précipita à toute allure vers sa fille, suivi des ambulanciers. Le résultat de l'accident? *Zuleika* a subi une légère commotion cérébrale, son père s'est foulé une cheville en courant... et le cheval s'en est tiré sans une égratignure.

Cher a acheté une maison de deux étages située sur une île de Miami Beach, sans même se donner la peine de monter à l'étage. Elle a visité rapidement le rez-de-chaussée, a admiré la vue splendide sur l'océan, et a simplement conclu: «Je la prends!»

Goldie Hawn fait l'objet d'une poursuite de la part d'une résidente de Key West, *Julie Hanson*, qui prétend que le film *Crisis-Cross* dépeint son propre film, *Christopher*, comme un toxicomane et a été tourné sans son autorisation. Dans le film, *Goldie Hawn* incarne une mère célibataire qui subvient aux besoins de son fils de 12 ans en travaillant comme serveuse de restaurant le jour et comme ébouillieuse la nuit.

Gary Oldman (*Dracula*) devrait passer derrière la caméra avec *Lords of the Urban Jungle*, un film sur les gangs britanniques. Il devrait également retrouver *Phil Joanou*, le réalisateur des *Anges de la nuit*, pour un film intitulé *The Million Dollar Hotel*, dont le scénario a été écrit par *Bono*, le chanteur du groupe U2.

Dennis Hopper envisage de mettre en scène la suite de *Easy Rider*, le film culte de 1969 qui a aussi révélé *Jack Nicholson* et *Peter Fonda*.

Meryl Streep devrait incarner *Jane Tennison*, une inspectrice de Scotland Yard dans *Prime Suspect*. Il s'agit de l'adaptation d'une série télévisée produite par la BBC avec *Helen Mirren* dans le rôle principal.

Ne lisez pas cela si vous préférez ne pas savoir comment se termine *Sister Act 2*. Il se trouve que *Whoopi Goldberg* emmène ses religieuses rock à Las Vegas, où elles évoluent sur scène en compagnie de *Frank Sinatra*! Le crooner a déjà accepté de jouer ce rôle, et les réalisateurs du film s'efforcent

maintenant de convaincre *Joe Pesci* d'incarner l'agent de Sinatra.

À douze ans, *Macaulay Culkin* vient de signer un contrat de huit millions de dollars pour son prochain film, *Getting Even With Dad*, qui sera réalisé par *Howard Deutch*.

Whitney Houston sera la partenaire de *Denzel Washington* dans une quatrième version de *Une étoile est née* que préparent *Quincy Jones* et *Joel Silver*. Le couple succède à *Barbra Streisand* et *Kris Kristofferson* (1976), *Judy Garland* et *James Mason* (1954), *Janet Gaynor* et *Fredric March* (1937).

Brian De Palma s'est fait virer du métro de New York où il tournait *Carlito's Way*. Les responsables du métro ont trouvé excessif qu'une équipe de cinéma perce le plafond d'un wagon, scie un poteau, balance des projecteurs dans les yeux des conducteurs des autres rames et organise elle-même des mouvements de trains.

Appuyé sur sa canne, *Marlon Brando* se rendait péniblement chez son médecin, dans un centre médical de Beverly Hills, lorsqu'une femme qui avait pris l'ascenseur en même temps que lui lui demanda son autographe. «Ne voyez-vous pas que je souffre et que j'ai d'autres chats à fouetter que d'écouter vos sornettes?», tonitrua l'acteur, furieux. La malheureuse descendit à l'étage suivant...

Jonathan Demme va réaliser *Rapid Pace of Battle*, l'histoire d'un incident survenu pendant la guerre du Golfe, lorsque des hélicoptères américains ont ouvert le feu sur leurs propres troupes.

Brigitte Bardot a congédié son vieux jardinier, après l'avoir surpris à jeter pour 400 dollars d'aliments qu'elle avait achetés pour nourrir les chats errants du voisinage. Le malheureux eut beau expliquer que cette nourriture attirait les rats, BB ne voulut rien savoir.

James Ivory, qui vient de signer un contrat avec Disney, travaille déjà à sept projets. Les deux premiers seront certainement *The Portrait of a Lady*, avec *Glenn Close*, d'après un roman de *Henry James*, et *Jefferson in Paris*, avec *Greta Scacchi*.

Sources: AP, Star, Studio, Première



Whitney Houston



Charles Bronson



Gary Oldman



Goldie Hawn

Chaussure à son pied!

1. Les Romains ont été les premiers à avoir des souliers adaptés pour le pied droit et pour le pied gauche.
2. Dans les années 50, on interdisait aux femmes de porter des talons aiguilles dans les avions par crainte qu'elles ne percent le plancher.
3. Les anciens Égyptiens mettaient dans le fond de leurs souliers l'effigie de leurs ennemis pour pouvoir les fouler aux pieds toute la journée.
4. Dans les années 1800, une coutume voulait que le père de la promise remette au nouveau marié un soulier de sa fille pour qu'il établisse son autorité en la posant sur le front de la nouvelle épouse.
5. Au XIV^e siècle, les pointes des souliers devinrent si extravagantes en Angleterre que le Roi passa un décret les limitant à deux pouces.

6. En 1905, Miguel y Villcampa mit au point un soulier comportant une petite pompe pour y favoriser la circulation de l'air.
7. Pendant la Deuxième Guerre mondiale, les aviateurs américains portaient des bottes qui pouvaient se transformer en souliers tout à fait «civils» si d'aventure ils tombaient derrière les lignes ennemies.
8. Lors de son couronnement l'empereur Bokassa, de la République centrafricaine, portait des souliers incrustés de perles évalués à 85 000 dollars.
9. Lorsqu'elle rentra aux Philippines à son retour d'exil, Imelda Marcos donna 1000 paires de souliers de sa collection pour venir en aide aux nécessiteux.
10. Les gens ont en moyenne cinq paires de souliers.

Globe

Festival de jazz

Le Paulo Ramos Group, ou le goût du Brésil *made in* Québec

ÉRIC DESROSNIERS

Le Paulo Ramos Group arrive tout juste d'une première tournée dans l'Ouest canadien. Quand on fait de la musique brésilienne, on se demande quel accueil on aura à Medecine Hat ou à Régina. Et bien nos compatriotes en chapeaux et bottes de cowboy ont a-d-o-r-é. Paulo Ramos en revient à peine, «ça nous a vraiment étonné!».

À Montréal, que Paulo Ramos a choisi comme port d'attache depuis 1986, on a appris à reconnaître et à apprécier cette samba aux influences multiples que l'on voudrait bien pouvoir cataloguer. Est-ce de la samba-rock? Ou plutôt de la samba-funk? À moins que ça ne soit de la samba-bossanova-jazz-fusion-nord-américain-alouette? Les étiquettes ont été définies selon des standards que la musique ignore.

Si on retrouve dans la musique du Paulo Ramos Group des intru-

ments plus «occidentaux» comme le synthétiseur, la basse ou la batterie, ceux-ci se mêlent à des percussions, des cuivres et des sifflets bien sud-américains. L'ensemble a toujours une âme, une sensualité toute brésilienne. Les paroles en portugais ne contribuent qu'à enrichir la musicalité latine.

«On cherche à avoir un son qui nous est propre, dit Paulo Ramos, mais ce qu'on fait c'est d'abord et avant tout de la musique brésilienne; avec ses instruments, ses rythmes, son influence africaine aussi.»

Les deux musiciens que Paulo Ramos s'est associés au fil des années viennent de... la Suisse. Les frères Gigon, Dan à la basse et Yves à la batterie, «jouent aussi bien, sinon mieux que beaucoup de musiciens brésiliens», raconte Paulo Ramos qui a quitté le Brésil en 1981.

Les trois compères se sont promenés partout dans le monde;



aux États-Unis, en Europe, en Asie. Deux albums, *Zig Zag* et *Futuro*, ont même été produits par une importante compagnie japonaise. Mais l'expérience n'a pas été aussi satisfaisante que souhaitée. Particulièrement dans le cas du dernier disque qui, pourtant, a été produit avec beaucoup de moyens en Californie.

«Plus il y a de l'argent impliqué et moins on ose prendre des risques. La musique est essorée», dit-il. «On a tellement joué sur scène, ajoute Dan Gigon, que ça fait intégralement partie du genre de musique que l'on veut faire. Notre producteur japonais n'avait jamais vu l'un de nos spectacles.»

Soyez plus fûtés que le producteur japonais. Allez voir Paulo Ramos et les huit musiciens et danseuses d'origines multiples. L'un deux sera Toninho Ramos venu spécialement de Paris pour voir ce qui a bien pu retenir son frère au Québec.

Yves Gigon, à gauche, Dan, au centre, et Paulo Ramos, à droite. Le groupe se produit ce soir, à 21 h, sous le toit gonflable de la scène Ultramar, qui chevauche le Boulevard de Maisonneuve et l'Avenue du Président Kennedy.

PHOTO ROBERT MADON, La Presse

192221-419

 OUVERT LE DIMANCHE DÈS 17 H
 TABLE D'HÔTE 15,95 \$ ET +
 501, DE MAISONNEUVE OUEST 849-6331

FAMOUS PLAYERS

PRÉSENTATION SPÉCIALE
2 POUR 1
 aujourd'hui à 12h45

BETTE MIDLER SARAH JESSICA PARKER KATHY NAJIMY



Walt Disney Pictures presents
HOCUS POCUS
 WALT DISNEY PICTURES PRESENTS BETTE MIDLER, SARAH JESSICA PARKER, KATHY NAJIMY, OMRI KATZ, THORA BIRCH, VINESSA SHAW, RALPH WINTER, DAVID KIRSCHNER, MICK GARRIS, NEIL CUTHBERT, DAVID KIRSCHNER, STEVEN HAFT, KENNY ORTEGA

VOYEZ 2 FILMS POUR LE PRIX D'UN

suivi de: "SNOW WHITE AND THE SEVEN DWARFS"

CENTRE EATON 985-5730 FAMOUS PLAYERS 8 697-8095

La Presse

PRÉSENTE DU 27 JUIN AU 3 AOÛT 1993

FESTIVAL INTERNATIONAL DE LANAUDIÈRE

SRC Radio et télévision Diffuseur officiel

PROGRAMMATION • L'AMPHITHÉÂTRE

■ DIMANCHE 11 JUILLET, 14H30

CET APRÈS-MIDI

Montreal Jubilation Gospel Choir
 Direction : Trevor W. Payne

PRIX : 16,50\$, 12,50\$, 10\$, 8\$

BRUNCHS SunLife



Info-Festival Bell
 (514) 759-4343
 LE FESTIVAL ACCÉPTE LES FRAIS D'APPEL.

POUR OBTENIR LE DÉPLIANT ET VOS BILLETS :
 1-800-561-4343

Place des Arts :
 842-2112 à Montréal
 Billetterie Articulée :
 393-3656 à Montréal

ADMISSION
 (514) 790-1245
 1-800-361-4566

Gouvernement du Québec Ministère de la Culture, Gouvernement du Canada Ministère des Communications, Bonjour! QUÉBEC CARTEL, SPINELLI, Desjardins, YAMAHA, Bell, BRUNCHS SunLife, JOËL musique SCOTT

Votre soirée de télévision

La Presse

CHOIX D'ÉMISSIONS par Louise Cousineau

14:00 2 — LA BOHÈME
 Luigi Comencini a réalisé cette adaptation de l'opéra de Puccini avec Barbara Hendricks dans le rôle de Mimi. On dit qu'elle y est sublime.

17:30 10 — L'ÉVÈNEMENT
 L'avocate Micheline Parizeau se confiera à Stéphane Bureau. Le joueur de hockey Alexandre Daigle aussi.

20:00 2 — LES BEAUX DIMANCHES
 Tenez-vous bien ! Ginette Reno nous fait redécouvrir des classiques du jazz américain, et nous propulse dans l'émotion profonde. Oliver Jones est un accompagnateur de génie. Un duo impeccable qui vous fera frémir de bonheur.

21:00 17 — JANE EYRE
 Un roman de Charlotte Brontë réalisé en 1943 en noir et blanc avec Orson Welles, Joan Fontaine et Margaret O'Brien. Une puissante histoire d'amour.

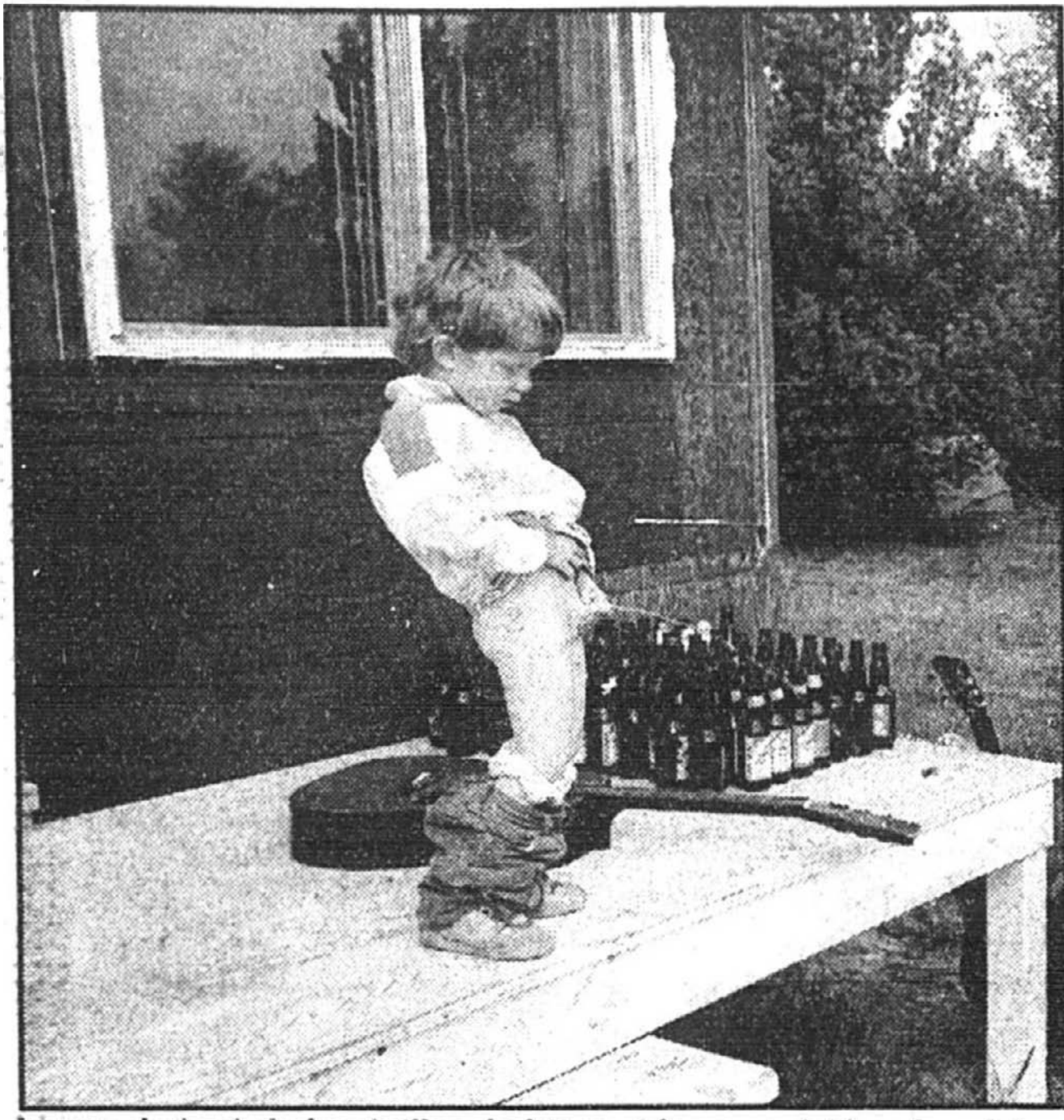
15 — FROU-FROU
 L'invité est l'animateur Jean-Luc Delarue.

19 — THE KING AND I
 Deborah Kerr est la gouvernante qui se retrouve chez Yul Brynner, le roi de Siam. Une fort bonne comédie musicale.

	18 h 00	18 h 30	19 h 00	19 h 30	20 h 00	20 h 30	21 h 00	21 h 30	22 h 00	22 h 30	23 h 00	23 h 30
2	Téléjournal / Découverte	Surprise sur prise	Surprise sur prise	Citôture du Festival international de jazz de Montréal	Beethovenissimo (6e Symphonie)	Le Téléjournal (23h40)	Sports / Rêves d'Afrique					
3	CBS News	Emergency Call	60 Minutes	Murder, She Wrote	Movie: Absolute Strangers.						CBS News	Designing... (23h15)
5	Broadcast New York	NBC News	Quantum Leap	I Witness Video	Movie: The Gambler Returns (1re de 2, suite lundi 21h).						The Untouchables	
6	The Magical World of Disney	Family Hour: Road To Avonlea.		Movie: The Last Winter.		Sunday Report	Venture (22h28)	Sunday Night	Sports (23h25)			
7	L'Évènement (17h30)	Un homme au foyer	Formule I	Cinéma du dimanche: Le Camp de l'enfer.		Miami		Le TVA / Sports	Lotto / Vision...			
8	L'Évènement (17h30)	Un homme au foyer	Formule I	Cinéma du dimanche: Le Camp de l'enfer.		Miami		Le TVA / Sports	Lotto / Vision...			
8	Newsline	Donohue's Legend	WS with Eric Malling	Am. Fun. Home Videos	Am. Fun. People	Movie: The Gambler Returns (1re de 2, suite lundi 21h).		CTV Weekend News	Nightline			
8	News 8 New England	AEC News	ABC World of Discovery	Am. Fun. Home Videos	Am. Fun. People	Movie: Lock-Up.		News 8 New England	Emergency Call			
9	Téléjournal / Découverte	Surprise sur prise	Surprise sur prise	Citôture du Festival international de jazz de Montréal	Beethovenissimo (6e Symphonie)	Le Téléjournal (23h40)	Sports / Rêves d'Afrique					
10	L'Évènement (17h30)	Un homme au foyer	Formule I	Cinéma du dimanche: Le Camp de l'enfer.		Miami		Le TVA / Sports	Lotto / Vision...			
12	Pulse	Travel, Travel	WS with Eric Malling	Am. Fun. Home Videos	Am. Fun. People	Movie: The Gambler Returns (1re de 2, suite lundi 21h).		CTV Weekend News	Pulse			
13	Téléjournal / Découverte	Surprise sur prise	Surprise sur prise	Citôture du Festival international de jazz de Montréal	Beethovenissimo (6e Symphonie)	Le Téléjournal (23h40)	Sports / Rêves d'Afrique					
17	Passé-Partout	Ciné-animé: Enlèvement on Tullustation.		Le Royaume de l'Atlantique	Cinéma sans frontières: Jane Eyre.			Le Monde en mouvement (22h40)				
19	ABC News	Discover New England	ABC World of Discovery	Am. Fun. Home Videos	Am. Fun. People	Movie: Lock-Up.		Roggin's Heroes	Comedy Hour			
23	À la claire fontaine	Deke Wilson	Imagine	Station d'été	Cinéma-nostalgie: La Banquière.			Un homme, un piano: Claude Léveillée.	L'Homme invisible	Station d'été		
23	The Ghostwriter Hour		Wild America	Naturescene	Nature	Masterpiece Theatre: Sloopers (dom. de 4).		Gardens of The World	Myttery: Inspector Morse.			
25	Soirée Théâtre: Les Beaux-Frères.				Cinéma: Trois Hommes et un bébé.			Le Journal (22h13)	Sports Plus (22h43)	Cinéma (22h13)		
27	The Ghostwriter Hour		The Darling Buds of May		Evening at Pops: A John Williams Gala.	Movie: The King and I.				Movie: Born To Be Bad (23h15).		
15	L'École des fans		Le Journal télévisé	Champ libre (19h35)	L'Heure de vérité	Frou-Frou		Ex Libris: Le Prix de la vie.			Tolstoï	
20	Musique Vidéo		Musique Vidéo		Musique Vidéo	Musique Vidéo		Québec Plus		Musique Vidéo		
19:35	Indycar (16h30)	Sports 30	Série Atlantique		Baseball: les Dodgers de Los Angeles vs les Mets de New York.					Sports 30	Formule I de G-B.	
24	La Conquête de la peur (17h30)		La Femme du boucher (19h10)			Voeux mortels		Le 13e Étage (22h40)				
11M	Toy Soldiers (17h30)			Encino Man		Far and Away					Jungle Fever	

● Changement de dernière heure.

Deux jours de country-punk au bout du Rang 10



La vue de tant de bouteilles de bière vides a peut-être donné à ce bambin des envies irrépressibles... PHOTOS JEAN LAUZON, collaboration spéciale

NICOLE DUGAS
collaboration spéciale

Les ados ne font jamais rien. C'est une obligation morale pour eux de flâner au coin des rues, dans les restaurants, par tous les temps. Pour organiser leur plaisir, pour fêter l'été ou la fin de l'année scolaire, ils cherchent une place pour faire le party.

En ville, c'est souvent dans une maison habitée par les parents... qui veulent bien la prêter; ou au Palais du Commerce, si on a le permis requis. A la campagne, il y a moins de voisins anti-décibels et on peut faire un feu jusqu'à l'aube sans que l'anti-émeute ou la caserne d'incendie la plus proche vienne contredire l'opération.

Il faut parfois se déplacer de loin. A Ste-Séraphine, où le country-punk a été à l'honneur deux jours et autant de nuits, c'est de Victoriaville, Drummondville, et d'ailleurs qu'une quarantaine de jeunes se sont relayés sur une propriété du Rang 10 qui se termine par un cul-de-sac; belle métaphore pour l'image que ces mêmes jeunes ont de leur avenir.

Party de campagne, costumes de ville, jeunes de ville, country-

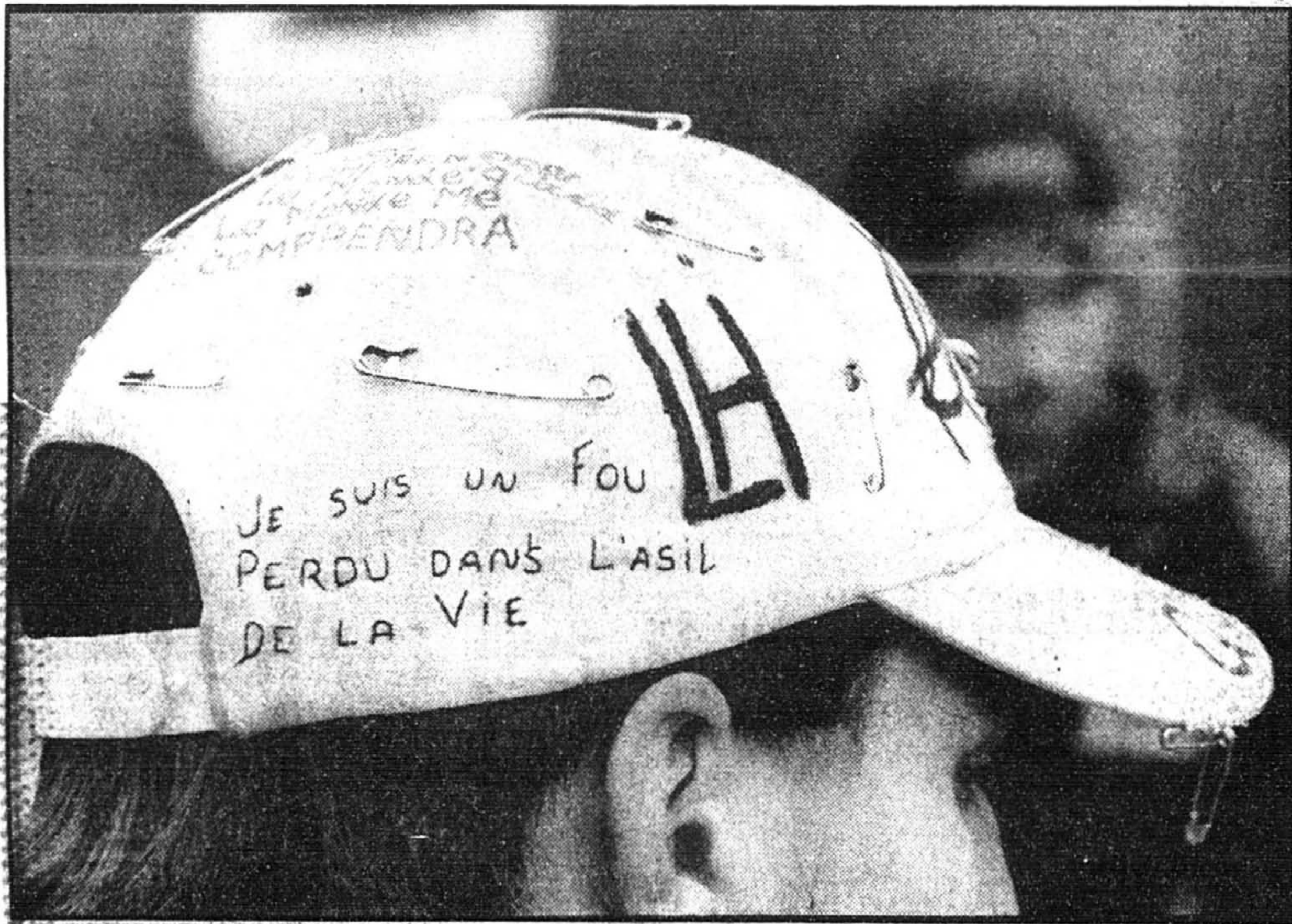
punk de mise! A la place des bungalows, des arbres, la forêt, la vraie, Coupe crête ou champignon, les accoutrements s'y étaient bien. Quarante-huit heures de musique *death*, sans aucune bagarre, l'amour en noir et bière deux jours durant, le conflit des générations en vacances.

Rien de moins qu'une réunion de clochards célestes dont aucun n'a encore dix-huit ans, dont les bijoux et décorations singuliers sont à même d'offrir maints cauchemars aux amateurs d'inconscients collectifs.

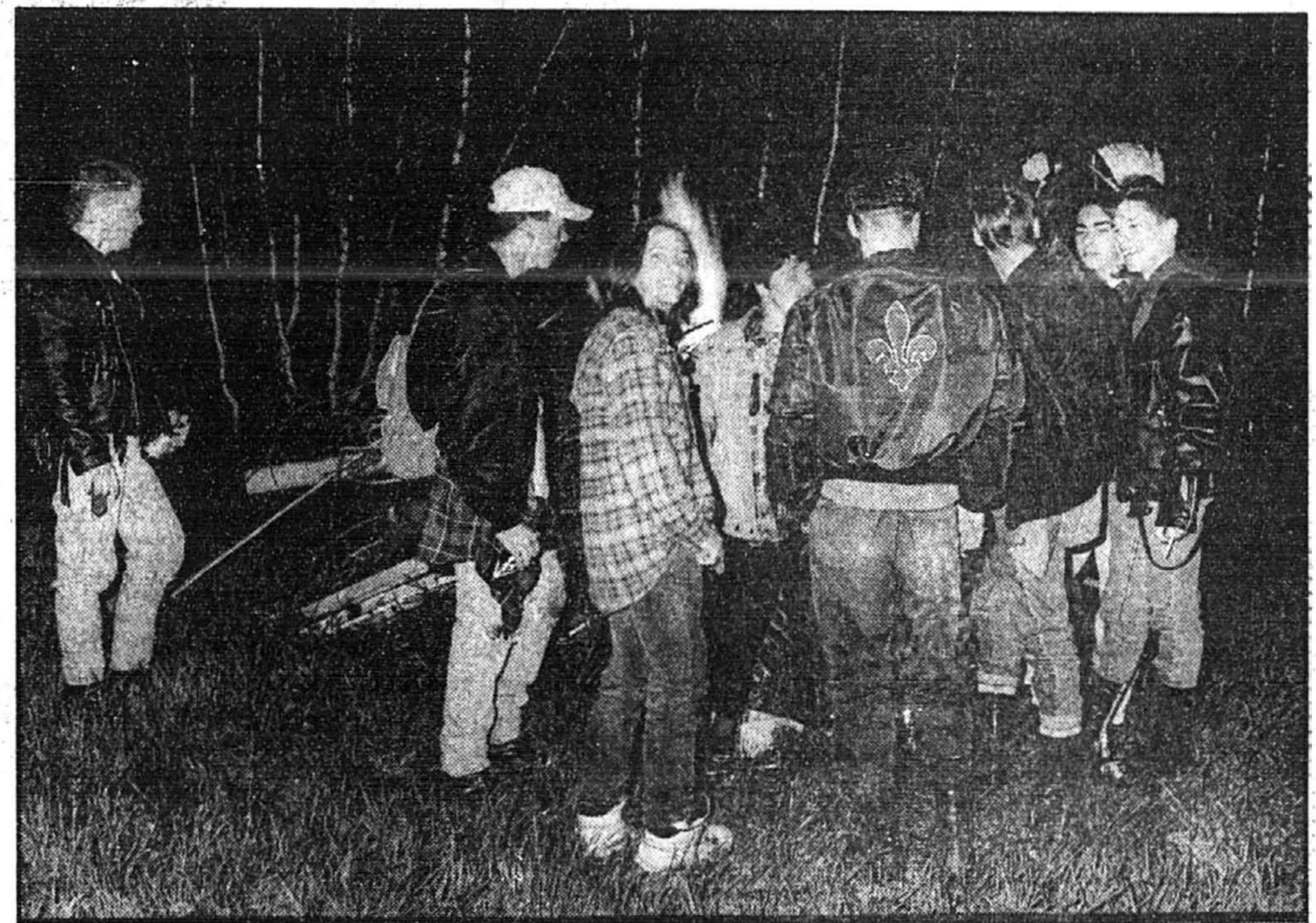
D'un archétype à l'autre, voici un aperçu d'une partie de la campagne québécoise, celui d'une tradition jusqu'ici inconnue qui nous change un peu de la Semaine verte ou d'Émilie Bordeleau.



Vêtements un peu traditionnels mais coiffure idoine. Un joint à se partager. Le bonheur parfait, quoi!



Chacun passe son message... même si la langue française est parfois écorchée au passage.



Réunion joyeuse autour d'un feu de camp qu'aucune caserne de pompiers ne viendra éteindre.

PEANUTS
et ce «bon vieux Charlie Brown»
par Schulz

SAIS-TU, JE ME DEMANDAIS...

QU'EST-CE QUI EST LE PLUS IMPORTANT? QUELLE EST LA PLUS GRANDE RÉALISATION?

QU'EST-CE QUE TU PRÉFÉRERAI FAIRE... ÉCRIRE «GUERRE ET PAIX» COMME LÉON TOLSTOÏ...

... OU FRAPPER SOIXANTE-SIX CIRCUITS COMME ROGER MARIS?

TROIS PRISES!

JE N'ÉCRIRAI PROBABLEMENT PAS «GUERRE ET PAIX» NON PLUS...

O.K. C'EST À NOUS D'ALLER AU BÂTON!

CE RESTAURANT EST SI MANIÈRE QUE, LORSQUE TU DEMANDES DU LAIT, ILS AMÈNENT LA VACHE À LA TABLE!

SQUURT!

PAS D'OFFENSE, MADAME. MEUH

SALUT, FACE DE POUI!

NE ME DIS PLUS ÇA!

TU ME RENDS MALADE! BOUI HOUI HOUI!

EXCUSE-MOI PHIL! JE NE VOULAIS PAS TE FAIRE PLEURER!

(SNIFF) C'EST VRAI?

BIEN SÛR QUE C'EST VRAI!

JE VOULAIS JUSTE TE RENDRE DINGUE. C'EST TOUT!

TU ES TROP BON.

CHEZ FRANK & ERNEST

SOUPE AU HARICOT 50¢

VOTRE BOL VA CÔTER PLUS CHER... LE HARICOT N'EST PLUS SUR SA CORDE.

PHILOMÈNE
par Jerry Scott

HÉ, SLOGGO! RÉGARDE ÇA!

DOING

ATTENDS

ATTENDS

ATTENDS

ATTENDS

TA-LAAM

JE SUIS BONNE, HEIN?

TRES IMPRESSIONNANT

AI! TOUT UN SAC DE POP-CORN ET J'AI ENCORE FAIMI!

DOING

ATTENDS

O.K. SUPPOSONS QUE LE PREMIER MINISTRE TE NOMME À LA COUR SUPRÊME...

ET VOILÀ QUE LA GENDARMERIE ROYALE VIENT T'INTERROGER SUR TES ACTIVITÉS ANTERIEURES... QUE VAS-TU RÉPONDRE?

WOUIF!

TU VAS ÊTRE CONFIRMÉ!

TU SAURAS QUE, LORSQUE JE T'AI ÉPOUSÉE, J'AI BRISÉ LE CŒUR À BIEN DES FEMMES!

AH, OUI?

ET MAINTENANT TU TE CONCENTRES EXCLUSIVEMENT SUR LE MIEN?